



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

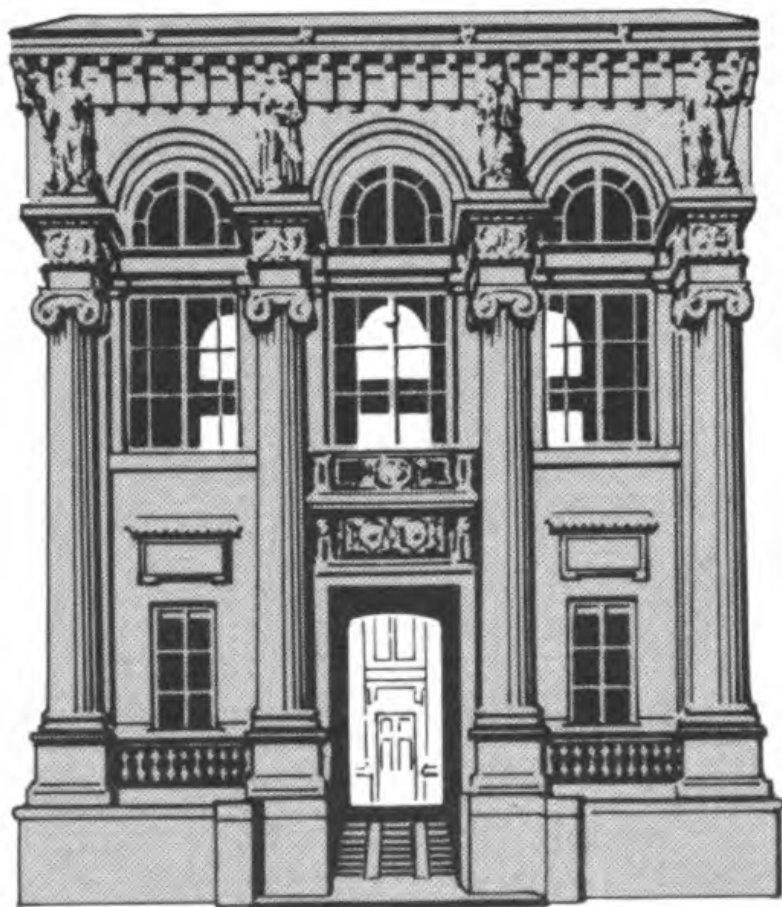
<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



TAYLOR INSTITUTION LIBRARY



ST. GILES · OXFORD

VC

ON FUND



Veb. Fr. II A - 1930.

course .50.

Rousseau



ŒUVRES

CHOISIES

DE ROUSSEAU.

↔—————↔
TOME PREMIER.
↔—————↔





Nov. Paris. 1780. N. De Launay, Sculp.
Né à Paris en 1669. Mort à Bruxelles en 1742.
*Il fut trente ans digne d'envie,
Et trente ans digne de pitié. PIRON.*

ŒUVRES

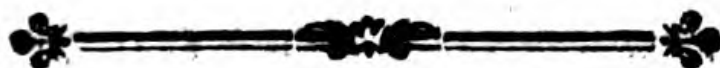
CHOISIES

DE ROUSSEAU.

—
TOME PREMIER.
—



A GENÈVE.



M. DCC. LXXVII.



TAYLOR INSTITUTION

UNIVERSITY
20 DEC 1988
OF OXFORD

LIBRARY



O D E S.



LIVRE PREMIER.



ODES SACRÉES.



ODE PREMIÈRE

TIRÉE DU PSEAUME XIV.

Caractère de l'Homme juste.

SEIGNEUR, dans ton temple adorable
Quel mortel est digne d'entrer ?
Qui pourra, grand Dieu, pénétrer
Ce sanctuaire impénétrable,
Où tes saints inclinés, d'un œil respectueux,
Contemplant de ton front l'éclat majestueux ?

Tom. I.

A

Ce fera celui qui du vice
Évite le sentier impur :
Qui marche d'un pas ferme & sûr
Dans le chemin de la justice ;
Attentif & fidèle à distinguer sa voix ,
Intrépide & sévère à maintenir ses loix.

Ce fera celui dont la bouche
Rend hommage à la vérité :
Qui sous un air d'humanité
Ne cache point un cœur farouche :
Et qui par des discours faux & calomnieux ,
Jamais à la vertu n'a fait baisser les yeux.

Celui devant qui le superbe ,
Enflé d'une vaine splendeur ,
Paroît plus bas dans sa grandeur
Que l'insecte caché sous l'herbe :
Qui bravant du méchant le faste couronné ,
Honore la vertu du juste infortuné.

Celui, dis-je, dont les promesses
Sont un gage toujours certain :
Celui qui d'un infame gain
Ne fait point grossir ses richesses :
Celui qui sur les dons du coupable puissant
N'a jamais décidé du sort de l'innocent.

Qui marchera dans cette voie ,
Comblé d'un éternel bonheur ,

Un jour des élus du Seigneur
Partagera la sainte joie ;
Et les frémissemens de l'enfer irrité
Ne pourront faire obstacle à sa félicité.

O D E I I.

TIRÉE DU PSEAUME XVIII.

*Mouvement d'une ame qui s'élève à la connoissance
de Dieu par la contemplation de ses ouvrages.*

LES cieux instruisent la terre
A révéler leur auteur.
Tout ce que leur globe enferme
Célèbre un Dieu créateur.
Quel plus sublime cantique
Que ce concert magnifique
De tous les célestes corps !
Quelle grandeur infinie !
Quelle divine harmonie
Résulte de leurs accords !

De sa puissance immortelle
Tout parle, tout nous instruit.
Le jour au jour la révèle,

A ODES SACRÉES,

La nuit l'annonce à la nuit.
Ce grand & superbe ouvrage
N'est point pour l'homme un langage
Obscur & mystérieux:
Son admirable structure
Est la voix de la nature,
Qui se fait entendre aux yeux.

Dans une éclatante voûte
Il a placé de ses mains
Ce soleil qui dans sa route
Éclaire tous les humains.
Environné de lumière,
Cet astre ouvre sa carrière
Comme un époux glorieux,
Qui dès l'aube matinale
De sa couche nuptiale
Sort brillant & radieux.

L'univers, à sa présence,
Semble sortir du néant;
Il prend sa course, il s'avance
Comme un superbe géant.
Bientôt sa marche féconde
Embrasse le tour du monde
Dans le cercle qu'il décrit;
Et par sa chaleur puissante
La nature languissante
Se ranime & se nourrit,

Oh ! que tes œuvres sont belles !
Grand Dieu , quels sont tes bienfaits !
Que ceux qui te sont fidèles ,
Sous ton joug trouvent d'attraits !
Ta crainte inspire la joie :
Elle assure notre voie ;
Elle nous rend triomphans :
Elle éclaire la jeunesse ,
Et fait briller la sagesse
Dans les plus foibles enfans.

Soutiens ma foi chancelante ,
Dieu puissant ; inspire-moi
Cette crainte vigilante ,
Qui fait pratiquer ta loi :
Loi sainte , loi desirable ,
Ta richesse est préférable
A la richesse de l'or :
Et ta douceur est pareille
Au miel dont la jeune abeille
Compose son cher trésor.

Mais sans tes clartés sacrées ,
Qui peut connoître , Seigneur ,
Les foibleffes égarées
Dans les replis de son cœur ?
Prête-moi tes feux propices.
Viens m'aider à fuir les vices
Qui s'attachent à mes pas.

6 ODES SACRÉES,

Viens consumer par ta flâme
Ceux que je vois dans mon ame,
Et ceux que je n'y vois pas.

Si de leur cruel empire
Tu veux dégager mes sens ;
Si tu daignes me sourire ,
Mes jours seront innocens.
J'irai puiser sur ta trace ,
Dans les sources de ta grace ;
Et de ses eaux abreuvé ,
Ma gloire fera connoître
Que le Dieu qui m'a fait naître ,
Est le Dieu qui m'a sauvé.



O D E I I I.

TIRÉE DU PSEAUME XLVIII.

Sur l'aveuglement des hommes du siècle.

QU'AUX accens de ma voix la terre se réveille,
Rois , soyez attentifs : peuples , ouvrez l'oreille :
Que l'univers se taife , & m'écoute parler.
Mes chants vont seconder les accords de ma lyre,
L'esprit saint me pénètre, il m'échauffe, il m'inspire
Les grandes vérités que je vais révéler.

L'homme en sa propre force a mis sa confiance.
Ivre de ses grandeurs & de son opulence,
L'éclat de sa fortune enfle sa vanité.
Mais, ô moment terrible ! ô jour épouvantable,
Où la mort saisira ce fortuné coupable,
Tout chargé des liens de son iniquité !

Que deviendront alors, répondez, grands du monde,
Que deviendront ces biens où votre espoir se fonde,
Et dont vous étalez l'orgueilleuse moisson ?
Sujets, amis, parens, tout deviendra stérile ;
Et dans ce jour fatal, l'homme à l'homme inutile,
Ne paiera point à Dieu le prix de sa rançon.

Vous avez vu tomber les plus illustres têtes ,
Et vous pourriez encore , insensés que vous êtes ,
Ignorer le tribut que l'on doit à la mort ?
Non , non , tout doit franchir ce terrible passage ;
Le riche & l'indigent , l'imprudent & le sage ,
Sujets à même loi , subissent même sort.

D'avidés étrangers , transportés d'alégresse ,
Engloutissent déjà toute cette richesse ,
Ces terres , ces palais , de vos noms ennoblis.
Et que vous reste-t-il en ces momens suprêmes ?
Un sépulcre funèbre , où vos noms , où vous-mêmes
Dans l'éternelle nuit serez ensevelis.

Les hommes éblouis de leurs honneurs frivoles ,
Et de leurs vains flatteurs écoutant les paroles ,
Ont de ces vérités perdu le souvenir.
Pareils aux animaux farouches & stupides ,
Les loix de leur instinct sont leurs uniques guides ,
Et pour eux le présent paroît sans avenir.

Un précipice affreux devant eux se présente ;
Mais toujours leur raison soumise & complaisante ,
Au-devant de leurs yeux met un voile imposteur.
Sous leurs pas cependant s'ouvrent les noirs abymes ,
Où la cruelle mort les prenant pour victimes ,
Frappe ces vils troupeaux dont elle est le pasteur.

Là s'anéantiront ces titres magnifiques ,
Ce pouvoir usurpé , ces ressorts politiques ,

Dont le juste autrefois sentit le poids fatal,
Ce qui fit leur bonheur deviendra leur torture,
Et Dieu, de sa justice appaisant le murmure,
Livrera ces méchans au pouvoir infernal.

Justes, ne craignez point le vain pouvoir des
hommes.

Quelque élevés qu'ils soient, ils sont ce que nous
sommes ;

Si vous êtes mortels, ils le sont comme vous.
Nous avons beau vanter nos grandeurs passagères,
Il faut mêler sa cendre aux cendres de ses pères ;
Et c'est le même Dieu qui nous jugera tous.



O D E I V.

TIRÉE DU PSEAUME LVII.

Contre les Hypocrites.

SI la loi du Seigneur vous touche,
Si le menfonge vous fait peur,
Si la justice en votre cœur
Règne auffi-bien qu'en votre bouche;
Parlez, fils des hommes, pourquoi
Faut-il qu'une haine farouche
Préside aux jugemens que vous lancez sur moi?

C'est vous, de qui les mains impures
Trament le tissu détesté
Qui fait trébucher l'équité
Dans le piège des impostures.
Lâches, aux cabales vendus,
Artifans de fourbes obscures,
Habiles seulement à noircir les vertus.

L'hypocrite en fraudes fertile,
Dès l'enfance est pétri de fard;
Il fait colorer avec art
Le fiel que sa bouche distille;
Et la morsure du serpent

Est moins aiguë & moins subtile,
Que le venin caché que sa langue répand.

En vain le sage les conseille,
Ils sont inflexibles & sourds.
Leur cœur s'affoupit aux discours
De l'équité qui les réveille,
Plus insensibles & plus froids
Que l'aspic qui ferme l'oreille
Aux sons mélodieux d'une touchante voix.

Mais de ces langues diffamantes,
Dieu saura venger l'innocent.
Je le verrai, ce Dieu puissant,
Foudroyer leurs têtes fumantes;
Il vaincra ces lions ardents,
Et dans leurs gueules écumantes
Il plongera sa main & brisera leurs dents.

Ainsi que la vague rapide
D'un torrent qui roule à grand bruit,
Se dissipe & s'évanouit
Dans le sein de la terre humide:
Ou comme l'airain enflammé
Fait fondre la cire fluide
Qui bouillonne à l'aspect du brasier allumé.

Ainsi leurs grandeurs éclipsées
S'anéantiront à nos yeux.

Ainsi la justice des cieux
Confondra leurs lâches pensées.
Leurs dards deviendront impuissans,
Et de leurs pointes émouffées
Ne pénétreront plus le sein des innocens.

Avant que leurs tiges célèbres
Puissent pousser des rejetons,
Eux-mêmes, tristes avortons,
Seront cachés dans les ténèbres ;
Et leur sort deviendra pareil
Au sort de ces oiseaux funèbres
Qui n'osent soutenir les regards du soleil.

C'est alors que de leur disgrâce
Les justes riront à leur tour ;
C'est alors que viendra le jour
De punir leur superbe audace ;
Et que sans paroître inhumains,
Nous pourrons extirper leur race,
Et laver dans leur sang nos innocentes mains.

Ceux qui verront cette vengeance,
Pourront dire avec vérité
Que l'injustice & l'équité
Tour à tour ont leur récompense ;
Et qu'il est un Dieu dans les cieux
Dont le bras soutient l'innocence,
Et confond des méchans l'orgueil ambitieux.

O D E V.

TIRÉE DU PSEAUME LXXI.

Idee de la véritable grandeur des rois.

O DIEU, qui par un choix propice
Daignâtes élire entre tous
Un homme qui fût parmi nous
L'oracle de votre justice:
Inspirez à ce jeune roi,
Avec l'amour de votre loi
Et l'horreur de la violence,
Cette clairvoyante équité,
Qui de la fausse vraisemblance
Sait discerner la vérité.

Que par des jugemens sévères
Sa voix assure l'innocent:
Que de son peuple gémissant
Sa main soulage les misères:
Que jamais le mensonge obscur
Des pas de l'homme libre & pur
N'ose à ses yeux souiller la trace:
Et que le vice fastueux
Ne soit point assis à la place
Du mérite humble & vertueux.

Ainsi du plus haut des montagnes
La paix & tous les dons des cieux,
Comme un fleuve délicieux,
Viendront arroser nos campagnes.
Son règne, à ses peuples chéris,
Sera ce qu'aux champs déflouris
Est l'eau que le ciel leur envoie ;
Et tant que luira le soleil,
L'homme plein d'une sainte joie,
Le bénira dès son réveil.

Son trône deviendra l'asyle
De l'orphelin persécuté :
Son équitable austérité
Soutiendra le foible pupile.
Le pauvre sous ce défenseur,
Ne craindra plus que l'oppresser
Lui ravisse son héritage ;
Et le champ qu'il aura semé,
Ne deviendra plus le partage
De l'usurpateur affamé.

Ses dons, versés avec justice,
Du pâle calomniateur,
Ni du servile adulateur,
Ne nourriront point l'avarice.
Pour eux son front sera glacé.
Le zèle désintéressé,
Seul digne de sa confiance,

Fera renaître pour jamais
Les délices & l'abondance,
Inféparables de la paix.

Alors sa juste renommée,
Répandue au-delà des mers,
Jusqu'aux deux bouts de l'univers
Avec éclat sera semée.
Ses ennemis humiliés
Mettront leur orgueil à ses pieds :
Et des plus éloignés rivages,
Les rois, frappés de sa grandeur,
Viendront, par de riches hommages,
Briguer sa puissante faveur.

Ils diront : Voilà le modèle
Que doivent suivre tous les rois ,
C'est de la sainteté des loix
Le protecteur le plus fidèle.
L'ambitieux immodéré ,
Et des eaux du siècle enivré,
N'ose paroître en sa présence :
Mais l'humble ressent son appui :
Et les larmes de l'innocence
Sont précieuses devant lui.

De ses triomphantes années
Le tems respectera le cours ,
Et d'un long ordre d'heureux jours

Ses vertus seront couronnées.
Ses vaisseaux par les vents pouffés,
Vogueront des climats glacés
Aux bords de l'ardente Lybie :
La mer enrichira ses ports,
Et pour lui l'heureuse Arabie
Épuisera tous ses trésors.

Tel qu'on voit la tête chenue
D'un chêne, autrefois arbrisseau,
Égaler le plus haut rameau
Du cèdre caché dans la nue ;
Tel, croissant toujours en grandeur,
Il égalera la splendeur
Du potentat le plus superbe ;
Et ses redoutables sujets
Se multiplieront comme l'herbe
Autour des humides marais.

Qu'il vive, & que dans leur mémoire
Les rois lui dressent des autels !
Que les cœurs de tous les mortels,
Soient les monumens de sa gloire !
Et vous, ô maître des humains,
Qui de vos bienfaitantes mains
Formez les monarques célèbres,
Montrez-vous à tout l'univers,
Et daignez chasser les ténèbres,
Dont nos foibles yeux sont couverts.

O D E V I.

TIRÉE DU PSEAUME XC.

*Que rien ne peut troubler la tranquillité de ceux
qui s'assurent en Dieu.*

CELUI qui mettra sa vie
Sous la garde du Très-Haut,
Repoussera de l'envie
Le plus dangereux assaut.
Il dira : Dieu redoutable,
C'est dans ta force indomptable
Que mon espoir est remis :
Mes jours sont ta propre cause ;
Et c'est toi seul que j'oppose
A mes jaloux ennemis.

Pour moi dans ce seul asyle ,
Par ses secours tout-puissans ,
Je brave l'orgueil stérile
De mes rivaux frémissans.
En vain leur fureur m'assiège :
Sa justice rompt le piège
De ces chasseurs obstinés.
Elle confond leur adresse ,

Et garantit ma foiblesse
De leurs dards empoisonnés.

O toi, que ces cœurs féroces
Comblent de crainte & d'ennui,
Contre leurs complots atroces
Ne cherche point d'autre appui.
Que sa vérité propice
Soit contre leur artifice
Ton plus invincible mur.
Que son aile tutélaire
Contre leur âpre colère
Soit ton rempart le plus sûr.

Ainsi méprisant l'atteinte
De leurs traits les plus perçans,
Du froid poison de la crainte
Tu verras tes jours exempts ;
Soit que le jour sur la terre
Viene éclairer de la guerre
Les implacables fureurs ;
Ou soit que la nuit obscure
Répande dans la nature
Ses ténébreuses horreurs.

Mais que vois-je ! Quels abymes
S'entr'ouvrent autour de moi ?
Quel déluge de victimes
S'offre à mes yeux pleins d'effroi ?

Quelle épouvantable image
De morts , de sang , de carnage
Frappe mes regards tremblans ?
Et quels glaives invisibles
Percent de coups si terribles
Ces corps pâles & sanglans ?

Mon cœur, sois en assurance ;
Dieu se souvient de ta foi :
Les fléaux de sa vengeance
N'approcheront point de toi.
Le juste est invulnérable.
De son bonheur immuable
Les anges sont les garans.
Et toujours leurs mains propices,
A travers les précipices,
Conduisent ses pas errans.

Dans les routes ambiguës
Du bois le moins fréquenté,
Parmi les ronces aiguës
Il chemine en liberté.
Nul obstacle ne l'arrête.
Ses pieds écrasent la tête
Du dragon & de l'aspic ;
Il affronte avec courage
La dent du lion sauvage
Et les yeux du basilic.

Si quelques vaines foibleſſes
Troublent ſes jours triomphans ;
Il ſe ſouvient des promeſſes
Que Dieu fait à ſes enfans.
A celui qui m'eſt fidèle ,
Dit la ſageſſe éternelle ,
J'aſſurerai mes ſecours ;
Je r'affermerai ſa voie ;
Et dans des torrens de joie
Je ferai couler ſes jours.

Dans ſes fortunes diverſes.
Je viendrai toujours à lui ;
Je ferai dans ſes traverses
Son inſéparable appui :
Je le comblerai d'années
Paiſibles & fortunées ;
Je bénirai ſes deſſeins :
Il vivra dans ma mémoire ,
Et partagera la gloire
Que je réſerve à mes ſaints.



O D E V I I.

TIRÉE DU PSEAUME CXIX.

Contre les Calomniateurs.

DANS ces jours destinés aux larmes,
Où mes ennemis en fureur
Aiguisoient contre moi les armes
De l'imposture & de l'erreur ;
Lorsqu'une coupable licence
Empoisonnoit mon innocence,
Le Seigneur fut mon seul recours :
J'implorai sa toute-puissance,
Et sa main vint à mon secours.

O Dieu, qui punis les outrages
Que reçoit l'humble vérité,
Venge-toi ; détruis les ouvrages
De ces lèvres d'iniquité ;
Et confonds cet homme parjure,
Dont la bouche non moins impure
Publie avec légèreté
Les mensonges que l'imposture
Invente avec malignité.

Quel rempart, quelle autre barrière
Pourra défendre l'innocent

Contre la fraude meurtrière
De l'impie adroit & puissant ?
Sa langue aux feintes préparée
Ressemble à la flèche acérée
Qui part & frappe en un moment.
C'est un feu léger dès l'entrée ,
Que suit un long embrasement.

Hélas ! dans quel climat sauvage
Ai-je si long-tems habité !
Quel exil ! Quel affreux rivage !
Quels asyles d'impiété !
Cédar, où la fourbe & l'envie
Contre ma vertu poursuivie
Se déchaînèrent si long-tems ,
A quels maux ont livré ma vie
Tes sacrilèges habitans !

J'ignorois la trame invisible
De leurs pernicieux forfaits ;
Je vivois tranquille & paisible
Chez les ennemis de la paix ;
Et lorsqu'exempt d'inquiétude ,
Je faisois mon unique étude
De ce qui pouvoit les flatter ,
Leur détestable ingratitude
S'armoit pour me persécuter.



O D E V I I I.

TIRÉE DU PSEAUME CXLV.

Foiblesse des hommes. Grandeur de Dieu.

MON ame, louez le Seigneur :
Rendez un légitime honneur
A l'objet éternel de vos justes louanges.
Oui, mon Dieu, je veux désormais
Partager la gloire des anges,
Et consacrer ma vie à chanter vos bienfaits.

Renonçons au stérile appui
Des grands qu'on implore aujourd'hui ;
Ne fondons point sur eux une espérance folle,
Leur pompe, indigne de nos vœux,
N'est qu'un simulacre frivole ;
Et les solides biens ne dépendent pas d'eux.

Comme nous, esclaves du fort,
Comme nous, jouets de la mort,
La terre engloutira leurs grandeurs insensées ;
Et périront en même jour
Ces vastes & hautes pensées
Qu'adorent maintenant ceux qui leur font la cour,

Dieu seul doit faire notre espoir,
Dieu, de qui l'immortel pouvoir
Fit sortir du néant le ciel, la terre & l'onde;
Et qui, tranquille au haut des airs,
Anima d'une voix féconde
Tous les êtres semés dans ce vaste univers.

Heureux qui, du ciel occupé,
Et d'un faux éclat détrompé,
Met de bonne heure en lui toute son espérance!
Il protège la vérité,
Et saura prendre la défense
Du juste que l'impie aura persécuté.

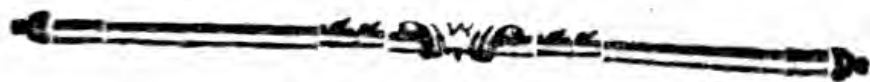
C'est le Seigneur qui nous nourrit:
C'est le Seigneur qui nous guérit.
Il prévient nos besoins, il adoucit nos gênes:
Il assure nos pas craintifs:
Il délie, il brise nos chaînes;
Et nos tyrans par lui deviennent nos captifs.

Il offre au timide étranger
Un bras prompt à le protéger;
Et l'orphelin en lui retrouve un second père:
De la veuve il devient l'époux;
Et par un châtement sévère
Il confond les pécheurs conjurés contre nous.

Les jours des rois sont dans sa main.
Leur règne est un regne incertain,

Dont

Dont le doigt du seigneur a marqué les limites :
Mais de son règne illimité
Les bornes ne seront prescrites ,
Ni par la fin des tems , ni par l'éternité.



ODE IX.

TIRÉE DU CANTIQUE D'ÉZÉCHIAS.

ISAÏE, CHAP. 38.

Pour une personne convalescente.

J'AI vu mes tristes journées
Décliner vers leur penchant.
Au midi de mes années
Je touchois à mon couchant.
La mort, déployant ses ailes,
Couvroit d'ombres éternelles
La clarté dont je jouis ;
Et dans cette nuit funeste,
Je cherchois en vain le reste
De mes jours évanouis.

Grand Dieu, votre main réclame
Les dons que j'en ai reçus :
Elle vient couper la trame

Des jours qu'elle m'a tiffus.
Mon dernier soleil se lève,
Et votre souffle m'enlève
De la terre des vivans ;
Comme la feuille séchée,
Qui de sa tige arrachée
Devient le jouet des vents.

Comme un lion plein de rage
Le mal a brisé mes os ;
Le tombeau m'ouvre un passage
Dans ses lugubres cachots ;
Victime foible & tremblante,
A cette image sanglante
Je soupire nuit & jour ;
Et dans ma crainte mortelle,
Je suis comme l'hirondelle
Sous les griffes du vautour.

Ainsi de cris & d'alarmes
Mon mal sembloit se nourrir ;
Et mes yeux noyés de larmes
Étoient lassés de s'ouvrir.
Je disois à la nuit sombre :
O nuit , tu vas dans ton ombre
M'enfevelir pour toujours.
Je redisois à l'aurore :
Le jour que tu fais éclore
Est le dernier de mes jours.

Mon ame est dans les ténèbres,
Mes sens sont glacés d'effroi.
Écoutez mes cris funèbres,
Dieu juste, répondez-moi.
Mais enfin sa main propice
A comblé le précipice
Qui s'entr'ouvroit sous mes pas :
Son secours me fortifie,
Et me fait trouver la vie
Dans les horreurs du trépas.

Seigneur, il faut que la terre
Connoisse en moi vos bienfaits.
Vous ne m'avez fait la guerre
Que pour me donner la paix.
Heureux l'homme à qui la grace
Départ ce don efficace
Puisé dans les saints trésors ;
Et qui rallumant sa flamme,
Trouve la santé de l'ame
Dans les souffrances du corps !

C'est pour sauver la mémoire
De vos immortels secours ;
C'est pour vous, pour votre gloire,
Que vous prolongez nos jours.
Non, non, vos bontés sacrées
Ne seront point célébrées
Dans l'horreur des monumens.

La mort aveugle & muette
Ne fera point l'interprète
De vos saints commandemens.

Mais ceux qui de sa menace
Comme moi sont rachetés,
Annonceront à leur race
Vos célestes vérités.
J'irai, Seigneur, dans vos temples
Réchauffer par mes exemples
Les mortels les plus glacés;
Et vous offrant mon hommage,
Leur montrer l'unique usage
Des jours que vous leur laissez.



O D E X.

TIRÉE DU PSEAUME XLIX.

*Sur les dispositions que l'homme doit apporter à
la prière.*

LE roi des cieus & de la terre
Descend au milieu des éclairs :
Sa voix , comme un bruyant tonnerre ,
S'est fait entendre dans les airs.
Dieux mortels , c'est vous qu'il appelle ;
Il tient la balance éternelle
Qui doit peser tous les humains.
Dans ses yeux la flamme étincelle ,
Et le glaive brille en ses mains ,

Ministres de ses loix augustes ,
Esprits divins , qui le servez ,
Assemblez la troupe des justes
Que les œuvres ont éprouvés ;
Et de ses serviteurs utiles
Séparez les ames serviles ,
Dont le zèle oisif en sa foi ,
Par des holocaustes stériles ,
A cru satisfaire à la loi.

Allez, saintes intelligences,
Exécuter ses volontés ;
Tandis qu'à servir ses vengeances,
Les cieux & la terre invités,
Par des prodiges innombrables,
Apprendront à ces misérables
Que le jour fatal est venu,
Qui fera connoître aux coupables
Le juge qu'ils ont méconnu.

Écoutez ce juge sévère,
Hommes charnels, écoutez tous :
Quand je viendrai dans ma colère
Lancer mes jugemens sur vous,
Vous m'alléguerez les victimes
Que sur mes autels légitimes
Chaque jour vous sacrifiez :
Mais ne pensez pas que vos crimes
Par-là puissent être expiés.

Que m'importent vos sacrifices,
Vos offrandes & vos troupeaux ?
Dieu boit-il le sang des génisses ?
Mange-t-il la chair des taureaux ?
Ignorez-vous que son empire
Embrasse tout ce qui respire
Et sur la terre & dans les mers ?
Et que son souffle seul inspire
L'ame à tout ce vaste univers ?

Offrez , à l'exemple des anges ,
A ce Dieu, votre unique appui ,
Un sacrifice de louanges ,
Le seul qui soit digne de lui.
Chantez , d'une voix ferme & sûre ,
De cet auteur de la nature ,
Les bienfaits toujours renaissans ;
Mais sachez qu'une main impure
Peut souiller le plus pur encens.

Il a dit à l'homme profane :
Oses-tu , pécheur criminel ,
D'un Dieu dont la loi te condamne ,
Chanter le pouvoir éternel ?
Toi qui , courant à ta ruine ,
Fus toujours sourd à ma doctrine ,
Et malgré mes secours puissans ,
Rejettant toute discipline ,
N'as pris conseil que de tes sens.

Si tu voyois un adultère ,
C'étoit lui que tu consultois.
Tu respirois le caractère
Du voleur que tu fréquentois.
Ta bouche abondoit en malice ;
Et ton cœur pétri d'artifice ,
Contre ton frère encouragé ,
S'applaudissoit du précipice
Où ta fraude l'avoit plongé.

Contre une impiété si noire
Mes foudres furent sans emploi:
Et voilà ce qui t'a fait croire
Que ton Dieu pensoit comme toi.
Mais apprends, homme détestable,
Que ma justice formidable
Ne se laisse point prévenir,
Et n'en est pas moins redoutable
Pour être tardive à punir.

Pensez-y donc, ames grossières,
Commencez par régler vos mœurs;
Moins de faste dans vos prières,
Plus d'innocence dans vos cœurs,
Sans une ame légitimée,
Par la pratique confirmée
De mes préceptes immortels,
Votre encens n'est qu'une fumée
Qui déshonore mes autels.



O D E X I.

TIRÉE DU PSEAUME LXXII.

Inquiétude de l'ame sur les voies de la Providence

QUE la simplicité d'une vertu paisible
Est sûre d'être heureuse, en suivant le Seigneur
Deffillez-vous mes yeux, console-toi mon cœur,
Les voiles sont levés, sa conduite est visible
Sur le juste & sur le pécheur.

Pardonne, Dieu puissant, pardonne à ma foiblesse,
A l'aspect des méchans, confus, épouvanté,
Le trouble m'a faisi, mes pas ont hésité.
Mon zèle m'a trahi, Seigneur, je le confesse,
En voyant leur prospérité.

Cette mer d'abondance où leur ame se noie,
Ne craint ni les écueils, ni les vents rigoureux.
Ils ne partagent point nos fléaux douloureux:
Ils marchent sur les fleurs, ils nagent dans la joie;
Le fort n'ose changer pour eux.

Voilà donc d'où leur vient cette audace intrépide,
Qui n'a jamais connu crainte ni repentirs?
Enveloppés d'orgueil, engraisés de plaisirs,

Enivrés de bonheur, ils ne prennent pour guide
Que leurs plus infensés desirs.

Leur bouche ne vomit qu'injures & blasphêmes ;
Et leur cœur ne nourrit que pensers vicieux.
Ils affrontent la terre , ils attaquent les cieus ;
Et n'élèvent leur voix que pour vanter eux-mêmes
Leurs forfaits les plus odieux.

De-là , je l'avoûrai , naîssoit ma défiance.
Si sur tous les mortels Dieu tient les yeux ouverts,
Comment sans les punir voit-il ces cœurs pervers ?
Et s'il ne les voit point , comment peut sa science
Embrasser tout cet univers ?

Tandis qu'un peuple entier les suit & les adore ,
Prêt à sacrifier ses jours mêmes aux leurs :
Accablé de mépris , consumé de douleurs ,
Je n'ouvre plus mes yeux aux rayons de l'aurore ,
Que pour faire place à mes pleurs.

Ah ! c'est donc vainement qu'à ces ames parjures
J'ai toujours refusé l'encens que je te doi !
C'est donc en vain , Seigneur, que m'attachant à toi,
Je n'ai jamais lavé mes mains simples & pures
Qu'avec ceux qui suivent ta loi.

C'étoit en ces discours que s'exhaloit ma plainte ;
Mais , ô coupable erreur ! ô transports indiscrets !
Quand je parlois ainsi , j'ignorois tes secrets ;

J'offendois tes élus , & je portois atteinte
A l'équité de tes décrets.

Je croyois pénétrer tes jugemens augustes ;
Mais , grand Dieu , mes efforts ont toujours été
vains ,
Jusqu'à ce qu'éclairé du flambeau de tes saints ,
J'ai reconnu la fin qu'à ces hommes injustes
Réservent tes puissantes mains.

J'ai vu que leurs honneurs , leur gloire , leur
richesse ,
Ne sont que des filets tendus à leur orgueil :
Que le port n'est pour eux qu'un véritable écueil ;
Et que ces lits pompeux où s'endort leur mollesse ,
Ne couvrent qu'un affreux cercueil.

Comment tant de grandeur s'est-elle évanouie ?
Qu'est devenu l'éclat de ce vaste appareil ?
Quoi ! leur clarté s'éteint aux clartés du soleil ?
Dans un sommeil profond ils ont passé leur vie ,
Et la mort a fait leur réveil.

Insensé que j'étois de ne pas voir leur chute ,
Dans l'abus criminel de tes dons tout-puissans ,
De ma foible raison j'écoutois les accens ;
Et ma raison n'étoit que l'instinct d'une brute ,
Qui ne juge que par les sens.

Cependant , ô mon Dieu ! soutenu de ta grace ,
Conduit par ta lumière , appuyé sur ton bras ,

J'ai conservé ma foi dans ces rudes combats.
Mes pieds ont chancelé : mais enfin de ta trace
Je n'ai point écarté mes pas.

Puis-je assez exalter l'adorable clémence
Du Dieu qui m'a sauvé d'un si mortel danger ;
Sa main contre moi-même a su me protéger ,
Et son divin amour m'offre un bonheur immense
Pour un mal foible & passager.

Que me reste-t-il donc à chérir sur la terre ?
Et qu'ai-je à desirer au céleste séjour ?
La nuit qui me couvroit cède aux rayons du jour ;
Mon esprit ni mes sens ne me font plus la guerre ;
Tout est absorbé par l'amour.

Car enfin , je le vois : le bras de sa justice ,
Quoique lent à frapper , se tient toujours levé
Sur ces hommes charnels , dont l'esprit dépravé
Ose à de faux objets offrir le sacrifice
D'un cœur pour lui seul réservé.

Laissons-les s'abymer sous leurs propres ruines.
Ne plaçons qu'en Dieu seul nos vœux & notre
espoir ,
Faisons-nous de l'aimer un éternel devoir ;
Et publions par-tout les merveilles divines
De son infallible pouvoir.



O D E X I I.

TIRÉE DU PSEAUME XCVI.

ET APPLIQUÉE

AU JUGEMENT DERNIER.

Misère des réprouvés. Félicité des élus.

PEUPLÉS, élevez vos concerts ;
Passez des cris de joie & des chants de victoire :
Voici le roi de l'univers ,
Qui vient faire éclater son triomphe & sa gloire.

La justice & la vérité
Servent de fondement à son trône terrible ;
Une profonde obscurité
Aux regards des humains le rend inaccessible.

Les éclairs, les feux dévorans ,
Font luire devant lui leur flamme étincelante ;
Et ses ennemis expirans
Tombent de toutes parts sous sa foudre brûlante.

Pleine d'horreur & de respect ,
La terre a tressailli sur ses voûtes brisées ;

Les monts fondus à son aspect
S'écoulent dans le sein des ondes embrasées.

De ses jugemens redoutés
La trompette céleste a porté le message ;
Et dans les airs épouvantés ,
En ces terribles mots sa voix s'ouvre un passage :

Soyez à jamais confondus ,
Adorateurs impurs de profanes idoles ;
Vous , qui par des vœux défendus
Invoquez de vos mains les ouvrages frivoles.

Ministres de mes volontés ,
Ange , servez contr'eux ma fureur vengeresse.
Vous , mortels que j'ai rachetés ,
Redoublez à ma voix vos concerts d'alégresse.

C'est moi , qui du plus haut des cieux ,
Du monde que j'ai fait , règle les destinées :
C'est moi , qui brise ses faux dieux ,
Misérables jouets des vents & des années.

Par ma présence raffermis ,
Méprisez du méchant la haine & l'artifice ;
L'ennemi de vos ennemis
A détourné sur eux les traits de leur malice.

Conduits par mes vives clartés ,
Vous n'avez écouté que mes loix adorables ,

Jouissez des félicités
Qu'ont mérité pour vous mes bontés secourables.

Venez donc, venez en ce jour
Signaler de vos cœurs l'humble reconnoissance ;
Et par un respect plein d'amour
Sanctifiez en moi votre réjouissance.



ODE XIII.

TIRÉE DU PSEAUME CXXIX.

Sentiment de pénitence.

PRESSÉ de l'ennui qui m'accable,
Jusqu'à ton trône redoutable
J'ai porté mes cris gémissans :
Seigneur, entends ma voix plaintive,
Et prête une oreille attentive
Au bruit de mes tristes accens.

Si dans le jour de tes vengeances
Tu considères mes offenses,
Grand Dieu, quel sera mon appui ?
C'est à toi seul que je m'adresse ;
Et c'est en ta sainte promesse
Que mon cœur espère aujourd'hui.

Oui : je m'affure en ta clémence.
Si, toujours plein de ta puissance,
Mon zèle a soutenu ta loi ;
Dieu juste , fais-moi favorable,
Et jette un regard secourable
Sur ce cœur qui se fie en toi.

Dès que paroîtra la lumière,
Jusqu'au tems où de sa carrière
La nuit recommence le cours,
Plein de l'espoir que tu demandes,
Je t'adresserai mes offrandes,
Et j'implorerai ton secours.

Heureux ! puisque de nos souffrances,
Par l'objet de nos espérances,
Nous devons être rachetés ;
Et qu'il nous permet de prétendre,
Qu'un jour sa bonté doit s'étendre
Sur toutes nos iniquités.

Fin des Odes sacrées.



O D E S.



LIVRE SECONDE.



ODE PREMIÈRE.

SUR LA NAISSANCE

DE MONSEIGNEUR

LE DUC DE BRETAGNE,

DESCENDS de la double colline,
Nymphé, dont le fils amoureux,
Du sombre époux de Proserpine
Sut fléchir le cœur rigoureux.
Viens servir l'ardeur qui m'inspire :
Déesse, prête-moi ta lyre,

Ou celle de ce Grec (*) vanté,
Dont par le superbe Alexandre,
Au milieu de Thèbes en cendre,
Le séjour fut seul respecté.

Quel dieu propice nous ramène
L'espoir que nous avons perdu ?
Un fils de Thétis ou d'Alcmène
Par les dieux nous est-il rendu ?
N'en doutons point, le ciel sensible
Veut réparer le coup terrible
Qui nous fit verser tant de pleurs ;
Hâtez-vous, ô chaste Lucine ;
Jamais plus illustre origine
Ne fut digne de vos faveurs.

Peuples, voici le premier gage
Des biens qui vous sont préparés ;
Cet enfant est l'heureux présage
Du repos que vous desirez.
Les premiers instans de sa vie,
De la discorde & de l'envie
Verront éteindre le flambeau :
Il renversera leurs trophées,
Et leurs couleuvres étouffées
Seront les jeux de son berceau.

(*) *Pindare.*

Ainsi, durant la nuit obscure,
De Vénus l'étoile nous luit;
Favorable & brillante augure
De l'éclat du jour qui la suit.
Ainsi, dans le fort des tempêtes,
Nous voyons briller sur nos têtes
Ces feux, amis des matelots;
Présage de la paix profonde,
Que le dieu qui règne sur l'onde,
Va rendre à l'empire des flots.

Quel monstre de carnage avide
S'est emparé de l'univers ?
Quelle impitoyable euménide
De ses feux infecte les airs ?
Quel dieu souffle en tous lieux la guerre,
Et semble à dépeupler la terre
Exciter nos sanglantes mains ?
Mégère, des enfers bannie,
Est-elle aujourd'hui le génie
Qui préside au sort des humains ?

Arrête, furie implacable ;
Le ciel veut calmer ses rigueurs.
Les feux d'une haine coupable
N'ont que trop embrasé nos cœurs.
Aimable paix, vierge sacrée,
Descends de la voûte azurée ;

Viens voir tes temples relevés ;
Et ramène au sein de nos villes
Ces dieux bienfaisans & tranquilles ,
Que nos crimes ont soulevés.

Mais quel souffle divin m'enflamme ?
D'où naît cette soudaine horreur ?
Un dieu vient échauffer mon ame
D'une prophétique fureur.
Loin d'ici , profane vulgaire ;
Apollon m'inspire & m'éclaire ;
C'est lui : je le vois , je le sens.
Mon cœur cède à sa violence :
Mortels , respectez sa présence ;
Prêtez l'oreille à mes accens.

Les tems prédits par la sibylle
A leur terme sont parvenus.
Nous touchons au règne tranquille
Du vieux Saturne & de Janus.
Voici la saison désirée,
Où Thémis & sa sœur Astrée,
Rétablissant leurs saints autels ,
Vont ramener ces jours insignes,
Où nos vertus nous rendoient dignes
Du commerce des immortels.

Où suis-je ? Quel nouveau miracle
Tient encor mes sens enchantés ?

Quel vaste, quel pompeux spectacle
Frappe mes yeux épouvantés ?
Un nouveau monde vient d'éclorre :
L'univers se réforme encore
Dans les abymes du chaos ;
Et, pour réparer ses ruines,
Je vois des demeures divines
Descendre un peuple de héros.

Les élémens cessent leur guerres ;
Les cieux ont repris leur azur.
Un feu sacré purge la terre
De tout ce qu'elle avoit d'impur.
On ne craint plus l'herbe mortelle,
Et le crocodile infidèle
Du Nil ne trouble plus les eaux,
Les lions dépouillent leur rage,
Et dans le même pâturage
Bondissent avec les troupeaux.

C'est ainsi que la main des parques
Va nous filer ce siècle heureux,
Qui du plus sage des monarques
Doit couronner les justes vœux.
Espérons des jours plus paisibles :
Les dieux ne sont point inflexibles ;
Puisqu'ils punissent nos forfaits.
Dans leurs rigueurs les plus austères,

Souvent leurs fléaux salutaires
Sont un gage de leurs bienfaits.

Le ciel dans une nuit profonde
Se plaît à nous cacher ses loix.
Les rois sont les maîtres du monde :
Les dieux sont les maîtres des rois.
Valeur , activité , prudence,
Des décrets de leur providence
Rien ne change l'ordre arrêté ;
Et leur règle constante & sûre ,
Fait seule ici-bas la mesure
Des biens & de l'adversité.

Mais que fais-tu , muse insensée ?
Où tend ce vol ambitieux ?
Oses-tu porter ta pensée
Jusques dans le conseil des dieux ?
Réprime une ardeur périlleuse :
Ne va point d'une aile orgueilleuse
Chercher ta perte dans les airs ;
Et par des routes inconnues
Suivant Icare au haut des nues ,
Crains de tomber au fond des mers.

Si pourtant quelque esprit timide ,
Du Pinde ignorant les détours ,
Opposoit les règles d'Euclide

Àu désordre de mes discours :
Qu'il sache qu'autrefois Virgile
Fit même aux muses de Sicile
Approuver de pareils transports ;
Et qu'enfin cet heureux délire
Peut seul des maîtres de la lyre
Immortaliser les accords.



O D E I I.

A M. L'ABBÉ COURTIN.

ABBÉ chéri des neuf sœurs,
Qui, dans ta philosophie,
Sais faire entrer les douceurs
Du commerce de la vie:
Tandis qu'en nombres impairs
Je te trace ici les vers
Que m'a dicté mon caprice,
Que fais-tu dans ces déserts
Qu'enferme ton bénéfice?

Vas-tu, dès l'aube du jour,
Secondé d'un plomb rapide,
Ensanglanter le retour
De quelque lièvre timide?
Ou chez tes moines tonsus,
A t'ennuyer assidus,
Cherches-tu quelques vieux titres,
Qui, dans ton trésor perdus,
Se retrouvent sur leurs vitres?

Mais non, je te connois mieux;
Tu fais trop bien que le sage

De

De son loisir studieux
Doit faire un plus noble usage;
Et justement enchanté
De la belle antiquité,
Chercher dans son sein fertile
La solide volupté,
Le vrai, l'honnête & l'utile.

Toutefois de ton esprit
Bannis l'erreur générale,
Qui jadis en maint écrit
Plaçà la saine morale.
On abuse de son nom.
Le chantre d'Agamemnon
Sut nous tracer dans son livre,
Mieux que Chrysispe & Zénon,
Quel chemin nous devons suivre.

Homère adoucit mes mœurs
Par ses riantes images.
Sénèque aigrit mes humeurs
Par ses préceptes sauvages.
En vain d'un ton de rhéteur
Épictète à son lecteur
Prêche le bonheur suprême;
J'y trouve un consolateur
Plus affligé que moi-même.

Dans son flegme simulé
Je découvre sa colère;

J'y vois un homme accablé
Sous le poids de sa misère :
Et, dans tous ces beaux discours
Fabriqués durant le cours
De sa fortune maudite,
Vous reconnoissez toujours
L'esclave d'Epaphrodite.

Mais je vois déjà d'ici
Frémir tout le zénonisme,
D'entendre traiter ainsi
Un des saints du paganisme,
Pardon. Mais en vérité
Mon Apollon révolté
Lui devoit ce témoignage,
Pour l'ennui que m'a coûté
Son insupportable ouvrage.

De tout semblable pédant
Le commerce communique
Je ne fais quoi de mordant,
De farouche & de cynique.
O le plaisant avertin
D'un fou du pays Latin,
Qui se travaille & se gêne,
Pour devenir à la fin
Sage comme Diogène !

Je ne prends point pour vertu
Les noirs accès de tristesse

D'un loup-garon revêtu
Des habits de la sagesse.
Plus légère que le vent,
Elle fuit d'un faux savant
La sombre mélancolie ;
Et se fauve bien souvent
Dans les bras de la folie.

La vertu du vieux Caton,
Chez les Romains tant prônée,
Étoit souvent, nous dit-on,
De Falerne enluminée.
Toujours ces sages hagards,
Maigres, hideux & blafards,
Sont souillés de quelque opprobre ;
Et du premier des Césars
L'affassin fut homme sobre.

Dieu bénisse nos dévots :
Leur ame est vraiment loyale.
Mais jadis les grands pivots
De la ligue anti-royale,
Les Lincestres, les Aubris,
Qui contre les deux Henris
Prêchoient tant la populace,
S'occupoient peu des écrits
D'Anacréon & d'Horace.

Crois-moi, fais de leurs chansons
Ta plus importante étude ;

A leurs aimables leçons
Confacre ta solitude :
Et par Sonning rappelé
Sur ce rivage émaillé
Où Neuilly borde la Seine,
Réviens au vin d'Auvilé
Mêler les eaux d'Hippocrène.



ODE III.

A M. ROUILLÉ DU COUDRAY,

CONSEILLER D'ÉTAT,

CI-DEVANT DIRECTEUR DES FINANCES.

DIGNE & noble héritier des premières vertus
Qu'on adora jadis sous l'empire de Rhée ;
Vous qui dans le palais de l'aveugle Plutus
Osâtes introduire Astrée :

Fils d'un père fameux , qui même à nos frondeurs,
Par sa dextérité , fit respecter son zèle ;
Et nouvel Atticus , sut captiver leurs cœurs
En demeurant sujet fidèle :

Renoncez pour un tems aux travaux de Thémis,
Venez voir ces côteaux enrichis de verdure ,
Et ces bois paternels , où l'ars humble & soumis
Laisse encor régner la nature.

Les Hyades , Vertumne & l'humide Orion
Sur la terre embrasée ont versé leurs largesses ;
Et Bacchus , échappé des fureurs du lion ,
Songe à vous tenir ses promesses.

O rivages chéris ! vallons aimés des cieux ,
D'où jamais n'approcha la tristesse importune ,
Et dont le possesseur tranquille & glorieux
Ne rougit point de sa fortune !

Trop heureux qui du champ par ses pères laissé
Peut parcourir au loin les limites antiques ,
Sans redouter les cris de l'orphelin chassé
Du sein de ses dieux domestiques !

Sous des lambris dorés , l'injuste ravisseur
Entretient le vautour dont il est la victime.
Combien peu de mortels connoissent la douceur
D'un bonheur pur & légitime !

Jouissez en repos de ce lieu fortuné :
Le calme & l'innocence y tiennent leur empire ;
Et des soucis affreux le souffle empoisonné
N'y corrompt point l'air qu'on respire.

Pan , Diane , Apollon , les faunes , les sylvains ,
Peuplent ici vos bois , vos vergers , vos montagnes .
La ville est le séjour des profanes humains ;
Les dieux règnent dans les campagnes.

C'est là que l'homme apprend leurs mystères secrets ;
Et que , contre le sort munissant sa foiblesse ,
Il jouit de lui-même , & s'abreuve à longs traits
Dans les sources de la sagesse.

C'est-là que ce Romain, dont l'éloquente voix
D'un joug presque certain sauva sa république,
Fortifioit son cœur dans l'étude des loix
Et du lycée & du portique.

Libre des soins publics qui le faisoient rêver,
Sa main du consulat laissoit aller les rênes;
Et courant à Tuscule, il alloit cultiver
Les fruits de l'école d'Athènes.



 O D E I V. (*)

A

M O N S I E U R D' U S S É.

ESPRIT né pour servir d'exemple
 Aux cœurs de la vertu frappés,
 Qui sans guide as pu de son temple
 Franchir les chemins escarpés :
 Cher D'USSÉ, quelle inquiétude
 Te fait une triste habitude
 Des ennuis & de la douleur ?
 Et ministre de ton supplice,
 Pourquoi par un sombre caprice
 Veux-tu seconder ton malheur ?

(*) La traduction de cette Ode a été examinée par plusieurs Italiens d'un mérite distingué dans la république des lettres, qui tous l'ont trouvée écrite avec toute la pureté & toute l'élégance possible ; & quoique mes pensées y soient rendues vers pour vers, & presque mot pour mot, il y règne cependant par-tout un air de facilité, qu'on auroit de la peine à trouver dans les traductions les moins scrupuleuses. Ainsi j'espère que la

O D A I V.

AL SIGNOR D'USSÉ,

Tradotta dal Sig. N. Guinigi, allora ambasciadore
della republica di Lucca alla corte Cesarea.

SPIRTO nato quaggiù per chiaro esempia
Alle belle alme di virtude accese,
Che, senza guida, per aspre e scoscese
Vie, su'l giogo salisti ov' ella hà il tempio;
Come or' ti veggio la tristezza e'l pianto
Mesti compagni accanto?
E al duol ti rendi che oppugnar tu dei?
D'atri pensieri impresso,
Mali' accorto così ministro sei
Del tuo supplicio istesso.

leſteur la recevra avec plaisir; & que l'auteur, quoiqu'il ne s'agit pas de l'honneur d'en être connu, me pardonnera la liberté que je prends d'associer ici ses vers aux miens; ce que j'en fais n'étant qu'en vue de la satisfaction du public, & nullement par vanité; puis-que, si j'avois à prononcer moi-même sur le mérite de ces deux ouvrages, je ne ferois nulle difficulté de donner la préférence à la copie sur l'original.

Chasse cet ennui volontaire
Qui tient ton esprit dans les fers,
Et que dans une ame vulgaire
Jette l'épreuve des revers.
Fais tête au malheur qui t'opprime.
Qu'une espérance légitime
Te munisse contre le fort.
L'air siffle : une horrible tempête
Aujourd'hui gronde sur ta tête :
Demain tu seras dans le port.

Toujours la mer n'est pas en butte
Aux ravages des aquilons :
Toujours les torrens par leur chute
Ne désolent pas nos vallons.
Les disgrâces désespérées,
Et de nul espoir tempérées,
Sont affreuses à soutenir.
Mais leur charge est moins importune,
Lorsqu'on gémit d'une infortune
Qu'on espère de voir finir.

Un jour le fouci qui te ronge,
En un doux repos transformé,
Ne sera plus pour toi qu'un songe
Que le réveil aura calmé.
Espère donc avec courage.
Si le pilote craint l'orage,
Quand Neptune enchaîne les flots ;

Scuoti l'ingiusto affanno ; e libertate
Rendi allo spirto tra nere ombre chiuso :
Che , darfi vinto alla Fortuna , è l'uso
Del volgo vil delle anime mal nate.
Volgi la fronte , coraggioso e forte ,
Alla nemica sorte ,
E sostenta el valor con giusta speme.
Forse il novello giorno
In porto ti vedrà , s'oggi ti freme
Il turbine d'intorno.

Non è già sempre il mar dagli spumosi
Fiati dell' Aquilon fossopra volto ;
Ne già sempre a ruina il corso han sciolto
Per le valli i torrenti impetuosi.
E duro anche all' intrepida virtute
Senza sperar salute
Star in mezzo alle pene immobil sempre :
Ma dove il dolce raggio
Della speranza avvien che le contempere ,
Si rallegra il coraggio.

Quella , che ora ti punge , egra e molesta
Cura , un dì sentirai tranquilla farsi ,
E dall' alma inquieta il duol sgombrarsi ,
Come sogno sen' va quand' uom si desta.
Prendi fidanza. Se teme il piloto
Quand' Euro infuria e Noto :
Pur la speme di placida bonaccia

L'espoir du calme le raffure,
Quand les vents & la nue obscure
Glacent les cœurs des matelots.

Je fais qu'il est permis au sage
Par les disgraces combattu,
De souhaiter pour apanage
La fortune après la vertu.
Mais, dans un bonheur sans mélange,
Souvent cette vertu se change
En une honteuse langueur.
Autour de l'aveugle richesse
Marchent l'orgueil & la rudesse,
Que fuit la dureté du cœur.

Non que ta sagesse, endormie
Au tems de tes prospérités,
Eût besoin d'être raffermie
Par de dures fatalités :
Ni que ta vertu peu fidelle
Eût jamais choisi pour modèle
Ce fou superbe & ténébreux,
Qui, gonflé d'une fierté basse,
N'a jamais eu d'autre disgrâce
Que de n'être point malheureux.

Mais si les maux & la tristesse
Nous sont des secours superflus,
Quand des bornes de la sagesse

*Fà che si riconforti ,
 Allor che la procella il core agghiaccia
 De' marinari smorti.*

*Ben puote il saggio (e dà forza dassi)
 Quando di mali ha dura guerra al fianco ,
 Qualche voto a Fortuna offerir anco ,
 Purchè addietro valore unqua non lassi :
 Ma se non sorge mai ventura infesta
 Che tenga virtù desta ,
 Questa lenta divien , ne virtù serba.
 Vanno orgoglio e dispetto
 Con la ricchezza indomita e superba ,
 E dispietato affetto.*

*E ver che tua virtù , pria che protervo
 Destin l'urtasse con maligne scosse ,
 Non languia per quiete , ond' uopo fosse
 Che negli assalti racquittasse nervo.
 Ne mai' unquanco a se stessa conforme
 Segua la traccia e l'orme
 Di quelle folle , che all' aura di fortuna
 Si gonfia e altier si rende ,
 Ne sciagura ebbe mai se non quest'una ,
 Che non provò vicende.*

*Ma se per uso tal co' duri guai
 Il ciel severo inutilmente affligge
 Chi , quel confin che la ragion presigge*

Les biens ne nous ont point exclus :
Ils nous font trouver plus charmante
Notre félicité présente ,
Comparée au malheur passé ;
Et leur influence tragique
Réveille un bonheur léthargique ,
Que rien n'a jamais traversé.

Ainsi que le cours des années
Se forme des jours & des nuits ,
Le cercle de nos destinées
Est marqué de joie & d'ennuis.
Le ciel , par un ordre équitable ,
Rend l'un à l'autre profitable ;
Et , dans ces inégalités ,
Souvent la sagesse suprême
Sait tirer notre bonheur même
Du sein de nos calamités.

Pourquoi d'une plainte importune
Fatiguer vainement les airs ?
Aux jeux cruels de la Fortune
Tout est soumis dans l'univers.
Jupiter fit l'homme semblable
A ces deux jumeaux , que la fable
Plaçait jadis au rang des dieux ;
Couple de déités bizarre ,
Tantôt habitans du Ténare ,
Et tantôt citoyens des cieux.

*Al tempo lieto non trascorse mai ;
Pure i tranquilli di dopo gli amari
Sembran venir più cari.
Destan le pene e l'inquieto affanno
La calma istupidità
D'una felicità , che mai non hanno
Le sciagure assalita.*

*Qual forma il giro e la misura agli anni
Del giorno e della notte il moto alterno ,
Tal quel che a noi prefisse il Fato eterno
Corso , a gioie distinguesi ed affanni.
E fe del cielo l'amirabil arte
Che l'una e l'altra parte
Di nostra vita variando giove ;
E l'amiche venture
Sovente trae l'incomprehensibil Giove
Di mezzo all' aspre cure.*

*D'inutil grida e di lamenti afforda
L'aer in vano il misero dolente.
Fà di tutto quaggiù gioco insolente
La severa fortuna , e al pianto è sorda.
Sotto l'imperio suo siam pari a quelli
Favolosi gemelli ,
Cui già misere genti altari ergeste :
Coppia di strani numi ,
Or di Cocite placide ombre morte ,
Or del ciel chiari lumi.*

Ainsi de douceurs en supplices
Elle nous promène à son gré.
Le seul remède à ses caprices,
C'est de s'y tenir préparé :
De la voir du même visage
Qu'une courtisane volage
Indigne de nos moindres soins,
Qui nous trahit par imprudence,
Et qui revient par inconstance,
Lorsque nous y pensons le moins.



*Così da lieto stato a vita acerba
Ne sospinge a sua voglia; onde più fermo
Contro a capriccj suoi non haffi schermo,
Che ripensare ognor che se non serba;
E mararla d'un volto non curante
Qual femina vagante
Di nostri voti indegna, e che tradisce
Per malvaggia natura;
Poi volubile torna, ed offerisce
Quand' altri men la cura.*



O D E V.

A MONSIEUR DUCHÉ,

*Dans le tems qu'il travailloit à sa tragédie de
D E B O R A.*

TANDIS que dans la solitude,
Où le destin m'a confiné,
J'endors par la douce habitude
D'une oisive & facile étude
L'ennui dont je suis lutiné ;

Un sublime effor te ramène
A la cour des sœurs d'Apollon ;
Et bientôt avec Melpomène
Tu vas d'un nouveau phénomène
Éclairer le sacré vallon.

Oh ! que ne puis-je , sur les ailes
Dont Dédale fut possesseur,
Voler aux lieux où tu m'appelles,
Et de tes chansons immortelles
Partager l'aimable douceur !

Mais une invincible contrainte,
Malgré moi, fixe ici mes pas

Tu fais quel est ce labyrinthe ;
Et que , pour aller à Corinthe ,
Le desir seul ne suffit pas.

Toutefois les froides soirées
Commencent d'abrèger le jour :
Vertumne a changé ses livrées ;
Et nos campagnes labourées
Me flattent d'un prochain retour.

Déjà le départ des pléiades
A fait retirer les nochers ;
Et déjà les tristes hiades
Forcent les frilleuses dryades
De chercher l'abri des rochers.

Le volage amant de Clytie
Ne careffe plus nos climats ;
Et bientôt des monts de Scytie,
Le fougueux époux d'Orythie
Va nous ramener les frimats.

Ainsi , dès que le Sagitaire
Viendra rendre nos champs déserts ;
J'irai , secret dépositaire,
Près de ton foyer solitaire
Jouir de tes savans concerts.

En attendant , puissent leurs charmes,
Appaisant le mal qui t'aigris ,

Diffiper tes vaines alarmes,
Et tarir la source des larmes
D'une épouse qui te chérit.

Je fais que la fièvre & l'automne
Pourroient mettre Hercule aux abois,
Mais si ma conjecture est bonne,
La fièvre dont ton cœur friffonne,
Est le plus dangereux des trois.

O D E V I.

A L A F O R T U N E.

FORTUNE, dont la main couronne
Les forfaits les plus inouis,
Du faux éclat qui t'environne
Serons-nous toujours éblouis ?
Jusques à quand, trompeuse idole,
D'un culte honteux & frivole
Honorons-nous tes autels ;
Verra-t-on toujours tes caprices
Consacrés par les sacrifices
Et par l'hommage des mortels ?

Le peuple dans ton moindre ouvrage
Adorant la prospérité,

Te nomme grandeur de courage,
Valeur, prudence, fermeté.
Du titre de vertu suprême
Il dépouille la vertu même
Pour le vice que tu chéris:
Et toujours ses fausses maximes
Érigent en héros sublimes
Tes plus coupables favoris.

Mais de quelque superbe titre
Dont ces héros soient revêtus,
Prenons la raison pour arbitre,
Et cherchons en eux leurs vertus.
Je n'y trouve qu'extravagance,
Foiblesse, injustice, arrogance,
Trahisons, fureurs, cruautés.
Étrange vertu, qui se forme
Souvent de l'assemblage énorme
Des vices les plus détestés!

Apprends que la seule sagesse
Peut faire les héros parfaits:
Qu'elle voit toute la bassesse
De ceux que ta faveur a faits:
Qu'elle n'adopte point la gloire
Qui naît d'une injuste victoire
Que le sort remporte pour eux;
Et que devant ses yeux stoïques,

Leurs vertus les plus héroïques
Ne sont que des crimes heureux.

Quoi ! Rome & l'Italie en cendre
Me feront honorer Sylla !
J'admirerai dans Alexandre
Ce que j'abhorre en Attila ?
J'appellerai vertu guerrière
Une vaillance meurtrière,
Qui dans mon sang trempe ses mains ?
Et je pourrai forcer ma bouche
A louer un héros farouche
Né pour le malheur des humains ?

Quels traits me présentent vos fastes,
Impitoyables conquérans ?
Des vœux outrés, des projets vastes,
Des rois vaincus par des tyrans ;
Des murs que la flamme ravage,
Des vainqueurs fumans de carnage,
Un peuple aux fers abandonné,
Des mères pâles & sanglantes
Arrachant leurs filles tremblantes
Des bras d'un soldat effréné.

Juges insensés que nous sommes,
Nous admirons de tels exploits !
Est-ce donc le malheur des hommes

Qui fait la vertu des grands rois!
Leur gloire féconde en ruines
Sans le meurtre & sans les rapines
Ne sauroit-elle subsister?
Images des dieux sur la terre,
Est-ce par des coups de tonnerre
Que leur grandeur doit éclater?

Mais je veux que dans les alarmes
Réside le solide honneur :
Quel vainqueur ne doit qu'à ses armes
Ses triomphes & son bonheur ?
Tel qu'on nous vante dans l'histoire,
Doit peut-être toute sa gloire
A la honte de son rival :
L'inexpérience indocile
Du compagnon de Paul-Emile
Fit tout le succès d'Annibal.

Quel est donc le héros solide,
Dont la gloire ne soit qu'à lui ?
C'est un roi que l'équité guide,
Et dont les vertus sont l'appui ;
Qui, prenant Titus pour modèle,
Du bonheur d'un peuple fidèle
Fait le plus cher de ses souhaits ;
Qui fuit la basse flatterie ;
Et qui, père de sa patrie,
Compte ses jours par ses bienfaits.

Vous, chez qui la guerrière audace
Tient lieu de toutes les vertus,
Concevez Socrate à la place
Du fier meurtrier de Clitus:
Vous verrez un roi respectable,
Humain, généreux, équitable;
Un roi digne de vos autels.
Mais, à la place de Socrate,
Le fameux vainqueur de l'Euphrate
Sera le dernier des morrels.

Héros cruels & sanguinaires,
Cessez de vous énorger
De ces lauriers imaginaires
Que Bellone vous fit cueillir.
En vain le destructeur rapide
De Marc-Antoine & de Lépide
Remplissoit l'univers d'horreurs.
Il n'eût point eu le nom d'Auguste
Sans cet empire heureux & juste
Qui fit oublier ses fureurs.

Montrez-nous, guerriers magnanimes,
Votre vertu dans tout son jour;
Voyons comment vos cœurs sublimes
Du sort soutiendront le retour;
Tant que sa faveur vous seconde
Vous êtes les maîtres du monde,
Votre gloire nous éblouit:

Mais

Mais au moindre revers funeste
Le masque tombe, l'homme reste,
Et le héros s'évanouit.

L'effort d'une vertu commune
Suffit pour faire un conquérant.
Celui qui dompte la fortune
Mérite seul le nom de grand.
Il perd sa volage assistance,
Sans rien perdre de la constance
Dont il vit ses honneurs accrus ;
Et sa grande ame ne s'altère
Ni des triomphes de Tibère,
Ni des disgraces de Varus.

La joie imprudente & légère
Chez lui ne trouve point d'accès ;
Et sa crainte active modère
L'ivresse des heureux succès.
Si la fortune le traverse,
Sa constante vertu s'exerce
Dans ces obstacles passagers.
Le bonheur peut avoir son terme ;
Mais la sagesse est toujours ferme,
Et les destins toujours légers.

En vain une fière déesse
D'Énée a résolu la mort ;
Ton secours, puissante sagesse,
Tome I. **D**

Triomphe des dieux & du fort.
 Par toi, Rome, au bord du naufrage,
 Jusques dans les murs de Carthage
 Vengez le sang de ses guerriers,
 Et suivant ses divines traces,
 Vit au plus fort de ses disgraces
 Changer ses cyprès en lauriers.



O D È V I I.

A U N E V E U V E.

QUEL respect imaginaire
 Pour les cendres d'un époux,
 Vous rend vous-même contraire
 A vos destins les plus doux,
 Quand sa course fut bornée
 Par la fatale journée
 Qui le mit dans le tombeau,
 Pensez-vous que l'Hyménée
 N'ait pas éteint son flambeau?

Pourquoi ces sombres ténèbres
 Dans ce lugubre réduit ?
 Pourquoi ces clartés funèbres,

Plus affreuses que la nuit?
De ces noirs objets troublée,
Triste & sans cesse immolée
A de frivoles égards,
Ferez-vous d'un mausolée
Le plaisir de vos regards?

Voyez les Graces fidelles,
Malgré vous, suivre vos pas;
Et voltiger autour d'elles
L'Amour qui vous tend les bras.
Voyez ce dieu plein de charmes,
Qui vous dit, les yeux en larmes:
Pourquoi ces soins superflus?
Pourquoi ces cris, ces alarmes?
Ton époux ne t'entend plus.

A sa triste destinée
C'est trop donner de regrets:
Par les larmes d'une année
Ses mânes sont satisfaits.
De la célèbre matrone
Que l'antiquité nous prône,
N'imitiez point le dégoût;
Ou, pour l'honneur de Pétrone,
Imitez-la jusqu'au bout.

Les chroniques les plus amples
Des veuves des premiers tems,

Nous fournissent peu d'exemples
D'Artemises de vingt ans.
Plus leur douleur est illustre,
Et plus elle sert de lustre
A leur amoureux effor :
Andromaque en moins d'un lustre
Remplâça deux fois Hector.

De la veuve de Sichée
L'histoire vous a fait peur,
Didon mourut attachée
Au char d'un amant trompeur ;
Mais l'imprudente mortelle
N'eut à se plaindre que d'elle ;
Ce fut sa faute en un mot.
A quoi songeoit cette belle,
De prendre un amant dévot ?

Pouvoit-elle mieux attendre
De ce pieux voyageur,
Qui, fuyant sa ville en cendre
Et le fer du Grec vengeur,
Chargé des dieux de Pergame,
Ravit son père à la flamme,
Tenant son fils par la main,
Sans prendre garde à sa femme
Qui se perdit en chemin ?

Sous un plus heureux auspice,
La déesse des Amours

**Veut qu'un nouveau sacrifice
Lui consacre vos beaux jours.
Déjà le bûcher s'allume :
L'autel brille, l'encens fume,
La victime s'embellit ;
L'Amour même la consume :
Le mystère s'accomplit.**

**Tout conspire à l'alégresse
De cet instant solennel.
Une riante jeunesse
Folâtre autour de l'autel.
Les Graces à demi-nues
A ces danses ingénues
Mêlent de tendres accens ;
Et sur un trône de nues
Vénus reçoit votre encens.**



O D E V I I I.

A M. L'ABBÉ DE CHAULIEU.

TANT qu'a duré l'influence
D'un astre propice & doux ;
Malgré moi , de ton absence
J'ai supporté les dégoûts.

Je disois : Je lui pardonne
De préférer les beautés
De Palès & de Pomone
Au tumulte des cités.

Ainsi l'amant de Glycère ,
Épris d'un repos obscur ,
Cherchoit l'ombre solitaire
Des rivages de Tibur.

Mais , aujourd'hui qu'en nos plaines
Le chien brûlant de Procris
De Flore aux douces haleines
Desèche les dons chéris ,

Veux-tu d'un astre perfide
Risquer les âpres chaleurs ,
Et dans ton jardin aride
Sécher ainsi que tes fleurs ?

Crois-moi; suis plutôt l'exemple
De tes amis casaniers,
Et reviens goûter au temple
L'ombre de tes marroniers.

Dans ce salon pacifique
Où président les neuf sœurs,
Un loisir philosophique
T'offre encor d'autres douceurs.

Là nous trouverons sans peine,
Avec toi le verre en main,
L'homme après qui Diogène
Courut si long-tems en vain;

Et dans la douce alégresse
Dont tu fais nous abreuver,
Nous puiserons la sagesse,
Qu'il chercha sans la trouver.



O D E I X.

A M. L E M A R Q U I S

D E L A F A R E ,

DA NS la route que je me trace,
LA FARE, daigne m'éclairer,
Toi, qui dans les sentiers d'Horace
Marches sans jamais t'égarer :
Qui, par les leçons d'Aristippe,
De la sagesse de Chrysispe
As su corriger l'apreté ;
Et, telle qu'aux beaux jours d'Astrée,
Nous montrer la vertu parée
Des attraits de la volupté.

Ce feu sacré que Prométhée
Osa dérober dans les cieux,
La raison à l'homme apportée,
Le rend presque semblable aux dieux.
Se pourroit-il, sage LA FARE,
Qu'un présent si noble & si rare
De nos maux devint l'instrument ?
Et qu'une lumière divine

**Pût jamais être l'origine
D'un déplorable aveuglement ?**

**Lorsqu'à l'époux de Pénélope
Minerve accorde son secours,
Les Lestrygons & le cyclope
Ont beau s'armer contre ses jours ;
Aidé de cette intelligence ,
Il triomphe de la vengeance
De Neptune en vain courroucé ;
Par elle il brave les caresses
Des sirènes enchanteresses ,
Et les breuvages de Circé,**

**De la vertu qui nous conserve
C'est le symbolique tableau :
Chaque mortel a sa Minerve,
Qui doit lui servir de flambeau,
Mais cette déité propice
Marchoit toujours devant Ulysse,
Lui servant de guide ou d'appui :
Au-lieu que , par l'homme conduite,
Elle ne va plus qu'à sa suite ,
Et se précipite avec lui.**

**Loin que la raison nous éclaire,
Et conduise nos actions,
Nous avons trouvé l'art d'en faire**

L'orateur de nos passions.
C'est un sophiste qui nous joue,
Un vil complaisant qui se loue
A tous les fous de l'univers,
Qui s'habillant du nom de sages,
La tiennent sans cesse à leurs gages,
Pour autoriser leur travers.

C'est elle qui nous fait accroire
Que tout cède à notre pouvoir :
Qui nourrit notre folle gloire
De l'ivresse d'un faux savoir :
Qui, par cent nouveaux stratagèmes
Nous masquant sans cesse à nous-mêmes,
Parmi les vices nous endort ;
Du furieux, fait un Achille ;
Du fourbe, un politique habile ;
Et de l'athée, un esprit fort.

Mais, vous, mortels qui, dans le monde
Croyant tenir les premiers rangs,
Plaignez l'ignorance profonde
De tant de peuples différens :
Qui confondez avec la brute
Ce Huron caché sous sa hute
Au seul instinct presque réduit ;
Parlez : Quel est le moins barbare,
D'une raison qui vous égare,
Ou d'un instinct qui le conduit ?

La nature, en trésors fertile,
Lui fait abondamment trouver
Tout ce qui lui peut être utile,
Soigneuse de le conserver.
Content du partage modeste
Qu'il tient de la bonté céleste,
Il vit sans trouble & sans ennui;
Et si son climat lui refuse
Quelques biens, dont l'Europe abuse,
Ce ne sont plus des biens pour lui.

Couché dans un antre rustique,
Du Nord il brave la rigueur;
Et notre luxe asiatique
N'a point énérvé sa vigueur.
Il ne regrette point la perte
De ces arts, dont la découverte
A l'homme a coûté tant de soins,
Et qui, devenus nécessaires,
N'ont fait qu'augmenter nos misères,
En multipliant nos besoins.

Il méprise la vaine étude
D'un philosophe pointilleux,
Qui, nageant dans l'incertitude,
Vante son savoir merveilleux.
Il ne veut d'autre connoissance,
Que ce que la toute-puissance
A bien voulu nous en donner;

Et fait qu'elle créa les sages
Pour profiter de ses ouvrages,
Et non pour les examiner.

Ainsi, d'une erreur dangereuse
Il n'avale point le poison ;
Et notre clarté ténébreuse
N'a point offusqué sa raison.
Il ne se tend point à lui-même
Le piège d'un adroit système,
Pour se cacher la vérité.
Le crime à ses yeux paroît crime ;
Et jamais rien d'illégitime
Chez lui n'a pris l'air d'équité.

Maintenant, fertiles contrées,
Sages mortels, peuples heureux,
Des nations hyperborées
Plaignez l'aveuglement affreux :
Vous qui, dans la vaine noblesse,
Dans les honneurs, dans la mollesse
Fixez la gloire & les plaisirs ;
Vous, de qui l'infame avarice
Promène au gré de son caprice
Les insatiables desirs.

Oui, c'est toi, monstre détestable,
Superbe tyran des humains,
Qui seul du bonheur véritable

**A l'homme as fermé les chemins,
Pour appaiser sa foif ardente,
La terre en trefors abondante
Feroit germer l'or sous ses pas :
Il brûle d'un feu sans remède,
Moins riche de ce qu'il possède,
Que pauvre de ce qu'il n'a pas.**

**Ah ! si d'une pauvreté dure
Nous cherchons à nous affranchir,
Rapprochons-nous de la nature,
Qui seule peut nous enrichir.
Forçons de funestes obstacles.
Réfervons pour nos tabernacles
Cet or, ces rubis, ces métaux :
Ou dans le sein des mers avides
Jetons ces richesses perfides,
L'unique élément de nos maux,**

**Ce sont là les vrais sacrifices,
Par qui nous pouvons étouffer
Les semences de tous les vices
Qu'on voit ici-bas triompher.
Otez l'intérêt de la terre,
Vous en exilerez la guerre,
L'honneur rentrera dans ses droits ;
Et, plus justes que nous ne sommes,
Nous verrons régner chez les hommes
Les mœurs à la place des loix.**

Sur-tout, réprimons les faillies
De notre curiosité,
Source de toutes nos folies,
Mère de notre vanité.
Nous errons dans d'épaisses ombres,
Où souvent nos lumières sombres
Ne servent qu'à nous éblouir.
Soyons ce que nous devons être ;
Et ne perdons point à connoître
Des jours destinés à jouir.



O D E X.

S U R L A M O R T

DE S. A. S. M. LE PRINCE DE CONTI,

ARRIVÉE AU MOIS DE FÉVRIER 1709.

PEUPLES, dont la douleur aux larmes obstinée,
De ce prince chéri déplore le trépas,
Approchez; & voyez quelle est la destinée
Des grandeurs d'ici-bas.

CONTI n'est plus. O ciel! ses vertus, son courage,
La sublime valeur, le zèle pour son roi,
N'ont pu le garantir, au milieu de son âge,
De la commune loi.

Il n'est plus; & les dieux, en des tems si funestes,
N'ont fait que le montrer aux regards des mortels.
Soumettons-nous. Allons porter ces tristes restes
Au pied de leurs autels.

Élevons à sa cendre un monument célèbre.
Que le jour, de la nuit emprunte les couleurs.
Soupirons; gémissons sur ce tombeau funèbre
Arrosé de nos pleurs.

**Mais, que dis-je ? Ah ! plutôt à sa vertu suprême
Consacrons un hommage & plus noble & plus doux.
Ce héros n'est point mort. Le plus beau de lui-même
Vit encore parmi nous.**

**Ce qu'il eut de mortel s'éclipse à notre vue :
Mais de ses actions le visible flambeau ,
Son nom , sa renommée en cent lieux répandue ,
Triomphent du tombeau.**

**En dépit de la mort , l'image de son ame ,
Ses talens , ses vertus vivantes dans nos cœurs ,
Y peignent ce héros avec des traits de flamme
De la parque vainqueurs.**

**Steinkerque , où sa valeur rappella la victoire ;
Nerwinde , où ses conseils guidèrent nos exploits ,
Eternisent sa vie , aussi-bien que la gloire
De l'empire françois.**

**Ne murmurons donc plus contre les destinées
Qui livrent sa jeunesse au ciseau d'Atropos ;
Et ne mesurons point au nombre des années
La course des héros.**

**Pour qui compte les jours d'une vie inutile ,
L'âge du vieux Priam passe celui d'Hector ;
Pour qui compte les faits , les ans du jeune Achille
L'égalent à Nestor.**

Voici , voici le tems , où , libres de contrainte ,
Nos voix peuvent pour lui signaler leurs accens.
Je puis à mon héros , sans bassesse & sans crainte ,
Prodiguer mon encens.

Muses , préparez-lui votre plus riche offrande :
Placez son nom fameux entre les plus grands noms.
Rien ne peut plus faner l'immortelle guirlande
Dont nous le couronnons.

Oui , cher prince , ta mort de tant de pleurs suivie
Met le comble aux grandeurs dont tu fus revêtu ,
Et sauve des écueils d'une plus longue vie
Ta gloire & ta vertu.

Au faite des honneurs , un vainqueur indomptable
Voit souvent ses lauriers se flétrir dans ses mains.
La mort , la seule mort met le sceau véritable
Aux grandeurs des humains.

Combien avons-nous vu d'éloges unanimes
Condamnés , démentis par un honteux retour ?
Et combien de héros glorieux , magnanimes ,
Ont vécu trop d'un jour ?

Du midi jusqu'à l'ourse on vantoit ce monarque
Qui remplit tout le nord de tumulte & de sang ;
Il fuit : sa gloire tombe , & le destin lui marque
Son véritable rang.

Ce n'est plus ce héros guidé par la victoire ,
Par qui tous les guerriers alloient être effacés :
C'est un nouveau Pyrrhus , qui va grossir l'histoire
Des fameux infensés.

Ainsi de ses bienfaits la fortune se venge :
Mortels, déions-nous d'un sort toujours heureux ;
Et de nos ennemis songeons que la louange
Est le plus dangereux.

Jadis tous les humains , errans à l'aventure ,
A leur sauvage instinct vivoient abandonnés ,
Satisfaits d'affouvir de l'aveugle nature
Les besoins effrénés.

La raison , fléchissant leurs humeurs indociles ,
De la société vint former les liens ;
Et bientôt rassembla sous de communs asyles
Les premiers citoyens.

Pour assurer entr'eux la paix & l'innocence ,
Les loix firent alors éclater leur pouvoir ,
Sur des tables d'airain l'audace & la licence
Apprirent leur devoir.

Mais il falloit encor , pour étonner le crime
Toujours contre les loix prompt à se révolter ,
Que des chefs , revêtus d'un pouvoir légitime ,
Les fissent respecter.

**Ainsi , pour le maintien de ces loix salutaires ,
Du peuple entre vos mains le pouvoir fut remis ;
Rois , vous fûtes élus sacrés dépositaires
Du glaive de Thémis.**

**Puisse en vous la vertu faire luire sans cesse
De la divinité les rayons glorieux !
Partagez ces tributs d'amour & de tendresse ,
Que nous offrons aux dieux.**

**Mais chassez loin de vous la basse flatterie ,
Qui , cherchant à souiller la bonté de vos mœurs ,
Par cent détours obscurs s'ouvre avec industrie
La porte de vos cœurs.**

**Le pauvre est à couvert de ses ruses obliques ,
Orgueilleuse , elle suit la pourpre & les faisceaux ;
Serpent contagieux , qui des sources publiques
Empoisonne les eaux.**

**Craignez que de sa voix les trompeuses délices
N'affoupiissent enfin votre foible raison ;
De cette enchanteresse osez , nouveaux Ulysses ,
Rejeter le poison.**

**Nénefis vous observe , & frémit des Blasphêmes
Dont rougit à vos yeux l'aimable vérité ;
N'attirez point sur vous trop épris de vous-mêmes ,
Sa terrible équité.**

C'est elle dont les yeux certains , inévitables ,
Percent tous les replis de nos cœurs insensés ;
Et nous lui répondons des éloges coupables
Qui nous sont adressés.

Des châtimens du ciel implacable ministre ,
De l'équité trahie elle venge les droits ;
Et voici les arrêts dont sa bouche sinistre
Épouvante les rois :

Écoutez , & tremblez , idoles de la terre :
D'un encens usurpé Jupiter est jaloux ;
Vos flatteurs dans ses mains allument le tonnerre
Qui s'élève sur vous.

Il détruira leur culte , il brisera l'image
A qui sacrifioient ces faux adorateurs ;
Et punira sur vous le détestable hommage
De vos adulateurs.

Moi , je préparerai les vengeances célestes ;
Je livrerai vos jours au démon de l'orgueil ,
Qui , par vos propres mains , de vos grandeurs
funestes
Creusera le cercueil.

Vous n'écouteriez plus la voix de la sagesse ;
Et dans tous vos conseils , l'aveugle vanité ,
L'esprit d'enchantement , de vertige & d'ivresse
Tiendra lieu de clarté.

Sous les noms spécieux de zèle & de justice,
Vous vous déguiserez les plus noirs attentats ;
Vous couvrirez de fleurs les bords du précipice
Qui s'ouvre sous vos pas.

Mais enfin votre chute , à vos yeux déguisée ;
Aura ces mêmes yeux pour tristes spectateurs ;
Et votre abaissement servira de risée
A vos propres flatteurs.

De cet oracle affreux tu n'as point à te plaindre ;
Cher prince ; ton éclat n'a point su t'abuser.
Ennemi des flatteurs , à force de les craindre ,
Tu sus les mépriser.

Aussi la renommée , en publiant ta gloire,
Ne fera point soumise à ces fameux revers.
Les dieux t'ont laissé vivre assez pour ta mémoire ;
Trop peu pour l'univers.



O D E X I.

FAITE EN ANGLETERRE

POUR MADAME LA D*** DE N***

Sur le gain d'un procès intenté contre son mariage.

QUELS nouveaux concerts d'alégresse
Retentissent de toutes parts!
Quelle lumineuse déesse
Arrête ici tous les regards!
C'est Thémis qui vient de descendre,
Thémis empressée à défendre
L'honneur de son sexe outragé;
Et qui sur l'envie étouffée
Vient dresser un juste trophée
Au mérite qu'elle a vengé.

Par la nature & la fortune
Tous nos destins sont balancés:
Mais toujours les bienfaits de l'une
Par l'autre ont été traversés.
O déesses! une mortelle
Seule à votre longue querelle
Fit succéder d'heureux accords:
Vous voulûtes à sa naissance

Signaler votre intelligence,
En la comblant de vos trésors.

Mais que vois-je ? La noire envie
Agitant ses serpens affreux,
Pour ternir l'éclat de sa vie,
Sort de son antre ténébreux.
L'avarice lui sert de guide :
La malice au souris perfide,
L'imposture aux yeux effrontés,
De l'enfer filles inflexibles,
Secouant leurs flambeaux horribles,
Marchent sans ordre à ses côtés.

L'innocence fière & tranquille
Voit leurs complots sans s'ébranler ;
Et croit que leur fureur stérile
En vains éclats va s'exhaler :
Mais son espérance est trompée.
De Thémis, ailleurs occupée,
Les secours étoient différés ;
Et par l'impunité plus fortes,
Leur audace frappoit aux portes
Des tribunaux les plus sacrés.

Enfin, divinité brillante,
Par toi leur orgueil est détruit ;
Et ta lumière étincelante
Dissipe cette affreuse nuit.
Déjà leur troupe confondue

A ton aspect tombe éperdue :
Leur espoir meurt anéanti,
Et le noir démon du mensonge
Fuit, disparaît, & se replonge
Dans l'ombre dont il est sorti.

Quitte tes vêtemens funèbres,
Fille du ciel, noble pudeur :
La lumière sort des ténèbres ;
Reprends ta première splendeur.
De cette divine mortelle,
Dont tu fus la guide éternelle,
Les loix ont été le soutien.
Reviens de festons couronnée
Et de palmes environnée,
Chanter son triomphe & le tien.

Affez la fraude & l'injustice
Que sa gloire avoit su blesser,
Dans les pièges de l'artifice
Ont tâché de l'embarrasser.
Fuyez, jalousie obstinée ;
De votre haleine empoisonnée
Cessez d'offusquer ses vertus :
Regardez la haine impuissante,
Et la discorde gémissante,
Monstres sous ses pieds abattus.

Pour chanter leur joie & sa gloire,
Combien d'immortelles chansons

Les chastes filles de mémoire
Vont dicter à leurs nourrissons !
Oh ! qu'après la triste froidure ,
Nos yeux , amis de la verdure ,
Sont enchantés de son retour !
Qu'après les frayeurs du naufrage ,
On oublie aisément l'orage ,
Qui cède à l'éclat d'un beau jour !
Tel souvent un nuage sombre ,
Du sein de la terre exhalé ,
Tient sous l'épaisseur de son ombre
Le céleste flambeau voilé.
La nature en est consternée ,
Flore languit abandonnée ,
Philomèle n'a plus de sons ;
Et tremblante à ce noir présage ,
Cérès pleure l'affreux ravage
Qui vient menacer ses moissons.
Mais bientôt vengeant leur injure ,
Je vois mille traits enflammés ,
Qui percent la prison obscure
Qui les retenoit enfermés.
Le ciel de toutes parts s'allume ,
L'air s'échauffe , la terre fume ,
Le nuage crève & pâlit ;
Et dans un gouffre de lumière
Sa vapeur humide & grossière
Se dissipe & s'ensevelit.

O D E X I I .
A P H I L O M È L E .

POURQUOI, plaintive Philomèle,
Songer encore à vos malheurs,
Quand, pour apaiser vos douleurs,
Tout cherche à vous marquer son zèle ?

L'univers, à votre retour,
Semble renaître pour vous plaire ;
Les dryades à votre amour
Prêtent leur ombre solitaire.

Loin de vous, l'aquilon fougueux
Souffle sa piquante froidure :
La terre reprend sa verdure ;
Le ciel brille des plus beaux feux.

Pour vous l'amante de Céphale
Enrichit Flore de ses pleurs :
Le Zéphir cueille sur les fleurs
Les parfums que la terre exhale.

Pour entendre vos doux accens,
Les oiseaux cessent leur ramage,

Et le chasseur le plus sauvage
Respecte vos jours innocens.

Cependant votre ame attendrie,
Par un douloureux souvenir,
Des malheurs d'une sœur chérie
Semble toujours s'entretenir.

Hélas! que mes tristes pensées
M'offrent des maux bien plus cuisans!
Vous pleurez des peines passées;
Je pleure des ennuis présens:

Et quand la nature attentive
Cherche à calmer vos déplaisirs,
Il faut même que je me prive
De la douceur de mes soupirs.



O D E X I I I .

S U R U N C O M M E N C E M E N T

D'ANNÉE.

L'A S T R E qui partage les jours,
Et qui nous prête sa lumière,
Vient de terminer sa carrière,
Et commencer un nouveau cours.

Avec une vitesse extrême
Nous avons vu l'an s'écouler ;
Celui-ci passera de même
Sans qu'on puisse le rappeler.

Tout finit ; tout est, sans remède,
Aux loix du tems assujetti ;
Et par l'instant qui lui succède,
Chaque instant est anéanti.

La plus brillante des journées
Passe pour ne plus revenir ;
La plus fertile des années
N'a commencé que pour finir.

En vain par les murs qu'on achève,
On tâche à s'immortaliser;
La vanité qui les élève,
Ne sauroit les éterniser.

La même loi par-tout suivie
Nous soumet tous au même sort.
Le premier moment de la vie
Est le premier pas vers la mort.

Pourquoi donc en si peu d'espace
De tant de soins m'embarrasser ?
Pourquoi perdre le jour qui passe,
Pour un autre qui doit passer ?

Si tel est le destin des hommes,
Qu'un moment peut les voir finir ;
Vivons pour l'instant où nous sommes,
Et non pour l'instant à venir.

Cet homme est vraiment déplorable,
Qui, de la fortune amoureux,
Se rend lui-même misérable,
En travaillant pour être heureux.

Dans des illusions flattées
Il consume ses plus beaux ans ;
A des espérances douteuses
Il immole des biens présents.

Insensés, votre ame se livre
A de tumultueux projets:
Vous mourez, sans avoir jamais
Pu trouver le moment de vivre.

De l'erreur qui vous a séduits,
Je ne prétends pas me repaître;
Ma vie est l'instant où je suis,
Et non l'instant où je dois être.

Je songe aux jours que j'ai passés
Sans les regretter, ni m'en plaindre;
Je vois ceux qui me font laissés,
Sans les désirer ni les craindre.

Ne laissons point évanouir
Des biens mis en notre puissance;
Et que l'attente d'en jouir
N'étouffe point leur jouissance.

Le moment passé n'est plus rien;
L'avenir peut ne jamais être:
Le présent est l'unique bien
Dont l'homme soit vraiment le maître.

Fin du Livre second.



O D E S.



LIVRE TROISIÈME.



ODE PREMIÈRE

A S. A. S. M. LE PRINCE

EUGÈNE DE SAVOIE.

EST-CE une illusion soudaine
Qui trompe mes regards surpris ?
Est-ce un songe dont l'ombre vaine
Trouble mes timides esprits ?
Quelle est cette déesse énorme,
Ou plutôt ce monstre difforme
Tout couvert d'oreilles & d'yeux,
Dont la voix ressemble au tonnerre,

Et qui, des pieds touchant la terre,
Cache sa tête dans les cieux !

C'est l'inconstante renommée,
Qui sans cesse, les yeux ouverts,
Fait sa revue accoutumée
Dans tous les coins de l'univers ;
Toujours vaine, toujours errante,
Et messagère indifférente
Des vérités & de l'erreur,
Sa voix en merveilles féconde
Va chez tous les peuples du monde
Semer le bruit & la terreur.

Quelle est cette troupe sans nombre
D'amans autour d'elle assidus,
Qui viennent en foule à son ombre
Rendre leurs hommages perdus ?
La vanité qui les enivre,
Sans relâche s'obstine à suivre
L'éclat dont elle les séduit ;
Mais bientôt leur ame orgueilleuse
Voit sa lumière frauduleuse
Changée en éternelle nuit.

O toi, qui, sans lui rendre hommage,
Et sans redouter son pouvoir,
Sus toujours de cette volage
Fixer les soins & le devoir.

Héros, des héros le modèle,
Étoit-ce pour cette infidelle
Qu'on t'a vu, cherchant les hafards,
Braver mille morts toujours prêtes,
Et dans les feux & les tempêtes
Défier la fureur de Mars?

Non, non : ses lueurs paffagères
N'ont jamais ébloui tes fens.
A des déités moins légères
Ta main prodigue son encens,
Ami de la gloire folide,
Mais de la vérité rigide
Encor plus vivement épris,
Sous ses drapeaux feuls tu te ranges ;
Et ce ne font point les louanges,
C'est la vertu que tu chéris.

Tu méprife l'orgueil frivole
De tous ces héros imposteurs
Dont la fauffe gloire s'envole
Avec la voix de leurs flatteurs.
Tu fais que l'équité févère
A cent fois du haut de leur fphère
Précipité ces vains guerriers ;
Et qu'elle est l'unique déeffe,
Dont l'incorruptible fageffe
Puisse éternifer tes lauriers.

Ce vieillard qui d'un vol agile
Fuit sans jamais être arrêté,
Le tems, cette image mobile
De l'immobile éternité,
A peine du sein des ténèbres
Fait éclore les faits célèbres,
Qu'il les replonge dans la nuit;
Auteur de tout ce qui doit être,
Il détruit tout ce qu'il fait naître
A mesure qu'il le produit.

Mais la déesse de mémoire
Favorable aux noms éclatans,
Soulève l'équitable histoire
Contre l'iniquité du tems;
Et dans le registre des âges
Consacrant les nobles images
Que la gloire lui vient offrir,
Sans cesse en cet auguste livre
Notre souvenir voit revivre
Ce que nos yeux ont vu périr.

C'est là que sa main immortelle,
Mieux que la déesse aux cent voix,
Saura dans un tableau fidèle
Immortaliser tes exploits.
L'avenir faisant son étude
De cette vaste multitude
D'incroyables événemens,

Dans leurs vérités authentiques
Des fables les plus fantastiques
Retrouvera les fondemens.

Tous ces traits incompréhensibles,
Par les fictions ennoblis,
Dans l'ordre des choses possibles
Par-là se verront rétablis.
Chez nos neveux moins incrédules;
Les vrais Césars, les faux Hercules,
Seront mis en même degré;
Et tout ce qu'on dit à leur gloire,
Et qu'on admire sans le croire,
Sera cru sans être admiré.

Guéris d'une vaine surprise,
Ils concevront sans être émus
Les faits du petit-fils d'Acrise,
Et tous les travaux de Cadmus,
Ni le monstre du labyrinthe,
Ni la triple chimère éteinte,
N'étonneront plus la raison;
Et l'esprit avouera sans honte
Tout ce que la Grèce raconte
Des merveilles du fils d'Esou.

Et pourquoi traiter de prestiges
Les aventures de Colchos?
Les dieux n'ont-ils fait des prodiges

Que dans Thèbes ou dans Argos :
Que peuvent opposer les fables
Aux prodiges inconcevables ,
Qui, de nos jours exécutés ,
Ont cent fois dans la Germanie ,
Chez le Belge , dans l'Aufonie ,
Frappé nos yeux épouvantés ?

Mais ici ma lyre impuissante
N'ose seconder mes efforts :
Une voix fière & menaçante
Tout-à-coup glace mes transports ,
Arrête, insensé, me dit-elle :
Ne va point d'une main mortelle
Toucher un laurier immortel ;
Arrête ; & dans ta folle audace
Crains de reconnoître la trace
Du sang dont fume ton autel.

Le terrible dieu de la guerre ,
Bellone & la fière Atropos ,
N'ont que trop effrayé la terre
Des triomphes de ton héros .
Ces dieux, ta patrie elle-même ,
Rendront à sa valeur suprême
D'assez authentiques tributs ;
Admirateur plus légitime ,
Garde tes vers & ton estime
Pour de plus tranquilles vertus ,

Ce n'est point d'un amas funeste
De massacres & de débris,
Qu'une vertu pure & céleste
Tire son véritable prix.
Un héros qui de la victoire
Emprunte son unique gloire,
N'est héros que quelques momens ;
Et pour l'être toute sa vie ,
Il doit opposer à l'envie
De plus paisibles monumens.

En vain ses exploits mémorables
Étonnent les plus fiers vainqueurs ;
Les seules conquêtes durables
Sont celles qu'on fait sur les cœurs.
Un tyran cruel & sauvage
Dans les feux & dans le ravage
N'acquiert qu'un honneur criminel :
Un vainqueur, qui fait toujours l'être ,
Dans les cœurs, dont il se rend maître,
S'élève un trophée éternel.

C'est par cette illustre conquête ,
Mieux encor que par ses travaux ,
Que ton prince élève sa tête
Au-dessus de tous ses rivaux :
Grand, par tout ce que l'on admire ;
Mais plus encor, j'ose le dire,
Par cette héroïque bonté ,

Et par cet abord plein de grace,
Qui des premiers âges retrace
L'adorable simplicité.

Il fait qu'en ce vaste intervalle,
Où les destins nous ont placés,
D'une fierté qui les ravale,
Les mortels sont toujours blessés:
Que la grandeur fière & hautaine
N'attire souvent que leur haine,
Lorsqu'elle ne fait rien pour eux;
Et que tandis qu'elle subsiste,
Le parfait bonheur ne consiste
Qu'à rendre les hommes heureux.

Les dieux même, éternels arbitres
Du sort des fragiles mortels,
N'exigent qu'à ces mêmes titres
Nos offrandes & nos autels.
C'est leur puissance qu'on implore:
Mais c'est leur bonté qu'on adore
Dans le bien qu'ils font aux humains;
Et sans cette bonté fertile,
Leur foudre, souvent inutile,
Gronderoit en vain dans leurs mains.

Prince, suis toujours les exemples
De ces dieux dont tu tiens le jour,
Avant de mériter nos temples,

Ils ont mérité notre amour.
Tu le fais : l'aveugle fortune
Peut faire, d'une ame commune,
Un héros par-tout admiré.
La seule vertu profitable,
Généreuse, tendre, équitable,
Peut faire un héros adoré.

Ce potentat toujours auguste,
Maître de tant de potentats,
Dont la main si ferme & si juste
Conduit tant de vastes états,
Deviendra la gloire des princes,
Lorsqu'en ses nombreuses provinces
Rassemblant les plaisirs épars,
Sous sa féconde providence
Tu feras fleurir l'abondance,
Les délices & les beaux arts.

Seconde les heureux auspices
D'un monarque si renommé.
Déjà, par tes secours propices,
Janus voit son temple fermé.
Puisse ta gloire toujours pure
A toute la race future
Servir de modèle & de loi;
Et ton intégrité profonde
Être à jamais l'amour du monde,
Comme ton bras en fut l'effroi!

O D E I I.

A M. LE COMTE DE BONNEVAL,

Lieutenant-général des armées de l'Empereur.

LE soleil, dont la violence
Nous a fait languir si long-tems,
Arme de feux moins éclatans
Les rayons que son char nous lance ;
Et plus paisible dans son cours,
Laisse la céleste balance
Arbitre des nuits & des jours.

L'aurore, désormais stérile
Pour la divinité des fleurs,
De l'heureux tribut de ses pleurs
Enrichit un dieu plus utile ;
Et sur tous les côteaux voisins
On voit briller l'ambre fertile,
Dont elle dore nos raisins.

C'est dans cette saison si belle,
Que Bacchus prépare à nos yeux
De son triomphe glorieux
La pompe la plus solemnelle ;
Il vient de ses divines mains

Sceller l'alliance éternelle
Qu'il a faite avec les humains.

Autour de son char diaphane
Les ris voltigeant dans les airs,
Des foins qui troublent l'univers
Écartent la foule profane.
Tel, sur des bords inhabités,
Il vint de là triste Ariane
Calmer les esprits agités.

Les satyres, tout hors d'haleine,
Conduisant les nymphes des bois,
Au son du fifre & du hautbois
Dansent par troupes dans la pleine ;
Tandis que les sylvains lassés
Portent l'immobile Silène
Sur leurs thyrses entrelacés.

Leur plus vive ardeur se déploie
Autour de ce dieu belliqueux.
Cher comte, partage avec eux
L'alégresse qu'il leur envoie ;
Et plein d'une douce chaleur,
Montre-toi rival de leur joie,
Comme tu l'es de sa valeur.

Prends part à la juste louange
De ce dieu si cher aux guerriers ;

Qui, couvert de mille lauriers
Moissonnés jusqu'aux bords du Gange,
A trouvé mille fois plus grand
D'être le dieu de la vendange,
Que de n'être qu'un conquérant.

De ses ménades révoltées
Craignons l'impétueux courroux.
Tu fais jusqu'où ce dieu jaloux
Porte ses fureurs irritées,
Et quelles tragiques horreurs
Des Lycurgues & des Pentées
Payèrent les folles erreurs.

C'est lui, qui des fils de la terre
Châtiant la rébellion,
Sous la forme d'un fier lion
Vengea le maître du tonnerre;
Et par lui les os de Rhœcus
Furent brisés comme le verre,
Aux yeux de ses frères vaincus.

Ici, par l'aimable paresse
Ce fameux vainqueur défarmé,
Ne se montre plus enflammé
Que des feux d'une douce ivresse;
Et cherchant de plus doux combats,
Dans le temple de l'alégresse
Il s'offre à conduire nos pas.

Là, sous une voûte sacrée,
Peinte des plus riches couleurs,
Ses prêtres couronnant de fleurs
La victime pour toi parée,
Bientôt sur un autel divin
Feront couler à ton entrée
Des ruisseaux de lait & de vin. |

Reçois ce nectar adorable
Versé par la main des plaisirs ;
Et laisse, au gré de leurs desirs,
Par cette liqueur favorable,
Remplir tes esprits & tes yeux
De cette joie inaltérable,
Qui rend l'homme semblable aux dieux.

Par elle, en toutes ses disgraces
Un cœur d'audace revêtu,
Sait asservir à sa vertu
Les ennuis qui suivent ses traces ;
Et, tranquille jusqu'à la mort,
Conjurer toutes les menaces
Des dieux, & des rois, & du sort.

Par elle bravant la puissance
De son implacable démon,
Le vaillant fils de Télamon,
Banni des lieux de sa naissance,
Au fort de ses calamités

Rendit le calme & l'espérance
A ses compagnons rebutés.

Amis, la volage fortune
N'a, dit-il, nuls droits sur mon cœur ;
Je prétends, malgré sa rigueur,
Fixer votre course importune.
Passons ce jour dans les festins :
Demain les zéphyr & Neptune
Ordonneront de nos destins.

C'est sur cet illustre modèle
Qu'à toi-même toujours égal,
Tu fus loin de ton lieu natal
Triompher d'un astre infidèle ;
Et, sous un ciel moins rigoureux,
D'une Salamine nouvelle
Jeter les fondemens heureux.

Une douleur pusillanime
Touche peu les dieux immortels ;
On aborde en vain leurs autels,
Sans un cœur ferme & magnanime ;
Quand nous venons les implorer,
C'est par une joie unanime
Que nous devons les honorer.

Telle est l'alégresse rustique
De ces vendangeurs altérés,

Qu'on voit à leurs yeux égarés
Saisis d'une ivresse mystique;
Et qui, saintement furieux,
Retracent de l'orgie antique
L'emportement mystérieux.

Tandis que toute la campagne
Retentit de leur doux transport,
Allons travailler à l'accord
Du tokaye avec le champagne,
Et, près de tes lares assis,
Des vins de rive & de montagne
Juger le procès indécis.

Les juges, à ton arrivée,
Se trouveront tous assemblés;
La soif, qui les tient défolés,
Brûle de se voir abreuvée;
Et leur appétit importun
A deux heures de relevée
S'étonne d'être encor à jeun.



O D E III.

A M A L H E R B E,

Contre les détracteurs de l'antiquité.

SI du tranquille Parnasse,
Les habitans renommés
Y gardent encor leur place,
Lorsque leurs yeux sont fermés ;
Et si, contre l'apparence,
Notre farouche ignorance,
Et nos insolens propos,
Dans ces demeures sacrées
De leurs ames épurées
Troublent encor le repos :

Que dis-tu, sage MALHERBE,
De voir tes maîtres proscrits
Par une foule superbe
De fanatiques esprits ?
Et dans ta propre patrie
Renaître la barbarie
De ces tems d'infirmité,
Dont ton immortelle veine
Jadis, avec tant de peine
Dissipa l'obscurité ?

Peux-tu, malgré tant d'hommages,
D'encens, d'honneurs & d'autels,
Voir mutiler les images
De tous ces morts immortels,
Qui, jusqu'au siècle où nous sommes,
Ont fait chez les plus grands hommes
Naître les plus doux transports ;
Et dont les divins génies
De tes doctes symphonies
Ont formé tous les accords ?

Animé par leurs exemples,
Soutenu par leurs leçons,
Tu fis retentir nos temples
De tes célestes chansons,
Sur la montagne thébaine,
Ta lyre fière & hautaine
Consacra l'illustre sort
D'un roi vainqueur de l'envie,
Vraiment roi pendant sa vie,
Vraiment grand après sa mort,

Maintenant ton ombre heureuse,
Au comble de ses desirs,
De leur troupe généreuse
Partage tous les plaisirs.
Dans ces bocages tranquilles
Peuplés de myrtes fertiles
Et de lauriers toujours verts,

Tu mêles ta voix hardie
A la douce mélodie
De leurs sublimes concerts.

Là, d'un dieu fier & barbare
Orphée adoucit les loix ;
Ici, le divin Pindare
Charme l'oreille des rois ;
Dans tes douces promenades
Tu vois les folles ménades
Rire autour d'Anacréon :
Et les nymphes plus modestes
Gémir des ardeurs funestes
De l'amante de Phaon.

A la source d'Hyppocrène,
Homère, ouvrant les rameaux ;
S'élève comme un vieux chêne
Entre de jeunes ormeaux.
Les savantes immortelles,
Tous les jours, de fleurs nouvelles
Ont soin de parer son front ;
Et par leur commun suffrage
Avec elles il partage
Le sceptre du double mont.

Ainsi les chastes déesses,
Dans ces bois verts & fleuris,
Comblent de justes largesses
Leurs antiques favoris ;

Mais

Mais pourquoi leur docte lyre
Prendroit-elle un moindre empire
Sur les esprits des neuf sœurs,
Si de son pouvoir suprême
Pluton, Cerbère lui-même,
Ont pu sentir les douceurs ?

Quelle est donc votre manie,
Censeurs, dont la vanité
De ces rois de l'harmonie
Dégrade la majesté ;
Et qui, par un double crime,
Contre l'Olympe sublime
Lançant vos traits venimeux,
Osez, dignes du tonnerre,
Attaquer ce que la terre
Eut jamais de plus fameux ?

Impitoyables Zoïles,
Plus sourds que le noir pluton,
Souvenez-vous, ames viles,
Du sort de l'affreux Python.
Chez les filles de mémoire
Allez apprendre l'histoire
De ce serpent abhorré,
Dont l'haleine détestée
De sa vapeur empestée
Souilla leur séjour sacré.

Lorsque la terrestre masse
Du déluge eut bu les eaux,

Il effraya le Parnasse
Par des prodiges nouveaux :
Le ciel vit ce monstre impie,
Né de la fange croupie
Au pied du mont Pélion,
Souffler son infecte rage
Contre le naissant ouvrage
Des mains de Deucalion.

Mais le bras sûr & terrible
Du dieu qui donne le jour,
Lava dans son sang horrible
L'honneur du docte séjour.
Bientôt de la Thessalie,
Par sa dépouille ennoblie,
Les champs en furent baignés ;
Et du Céphise rapide
Son corps affreux & livide
Grossit les flots indignés.

De l'écume empoisonnée
De ce reptile fatal,
Sur la terre profanée
Naquit un germe infernal ;
Et de là naissent les sectes
De tous ces sales insectes,
De qui le souffle envieux
Ose d'un venin critique
Noircir de la Grèce antique
Les célestes demi-dieux.

A peine sur de vains titres
Intrus au sacré vallon,
Ils s'érigent en arbitres
Des oracles d'Apollon.
Sans cesse dans les ténèbres
Insultant les morts célèbres,
Ils sont comme ces corbeaux,
De qui la troupe affamée,
Toujours de rage animée,
Croasse autour des tombeaux.



Cependant à les entendre,
Leurs ramages sont si doux,
Qu'aux bords même du Méandre
Le cygne en seroit jaloux ;
Et quoiqu'en vain ils allument
L'encens dont ils se parfument
Dans leurs chants étudiés,
Souvent de ceux qu'ils admirent,
Lâches flatteurs, ils attirent
Les éloges mandiés.

Une louange équitable,
Dont l'honneur seul est le but,
Du mérite véritable
Est le plus juste tribut :
Un esprit noble & sublime,
Nourri de gloire & d'estime,
Sent redoubler ses chaleurs
Comme une tige élevée,

D'une onde pure abreuvée,
Voit multiplier ses fleurs.

Mais cette flatteuse amorce
D'un hommage qu'on croit dû,
Souvent prête même force
Au vice qu'à la vertu.
De la céleste rosée
La terre fertilisée,
Quand les frimats ont cessé,
Fait également éclore
Et les doux parfums de Flore,
Et les poisons de Circé.

Cieux, gardez vos eaux fécondes
Pour le myrte aimé des dieux:
Ne prodiguez plus vos ondes
A cet if contagieux.
Et vous, enfans des nuages,
Vents, ministres des orages,
Venez, fiers tyrans du Nord,
De vos brûlantes froidures
Sécher ces feuilles impures,
Dont l'ombre donne la mort,



ODE IV.

A MONSIEUR LE COMTE
DE SINZINDORF,

Chancelier de la cour impériale.

L'HIVER, qui si long-tems a fait blanchir nos
plaines,
N'enchaîne plus le cours des paisibles ruisseaux;
Et les jeunes zéphyr de leurs chaudes haleines
Ont fondu l'écorce des eaux,

Les troupeaux ont quitté leurs cabanes rustiques;
Le laboureur commence à lever ses guérets:
Les arbres vont bientôt de leurs têtes antiques
Ombrager les vertes forêts,

Déjà la terre s'ouvre; & nous voyons éclore
Les prémices heureux de ses dons bienfaisans.
Cérès vient, à pas lents, à la suite de Flore,
Contempler ses nouveaux présens.

De leurs douces chansons instruits par la nature,
Mille tendres oiseaux font résonner les airs;

Et les nymphes des bois, dépouillant leur ceinture
Danfent au bruit de leurs concerts.

Des objets si charmans , un féjour si tranquille ,
La verdure, les fleurs, les ruisseaux, les beaux jours
Tout invite le sage à chercher un afyle
Contre le tumulte des cours.

Mais vous , à qui Minerve & les filles d'Aftée
Ont confié le fort des terrestres humains ,
Vous , qui n'osez quitter la balance sacrée
Dont Thémis a chargé vos mains :

Miniftre de la paix , qui gouvernez les rênes
D'un empire puiffant autant que glorieux ,
Vous ne pouvez long-tems vous dérober aux chaînes
De vos emplois laborieux.

Bientôt l'état, privé d'une de fes colonnes ,
Se plaindroit d'un repos qui trahiroit le sien.
L'orphelin vous crieroit: Hélas ! tu m'abandonnes ;
Je perds mon plus ferme foutien.

Vous irez donc revoir, mais pour peu de journées,
Ces fertiles jardins, ces rivages si doux ,
Que la nature & l'art, de leurs mains fortunées,
Prennent foïn d'embellir pour vous.

Dans ces immenfes lieux dont le fort vous fit maître,
Vous verrez le foleil cultivant leurs trésors ,

Se lever le matin , & le soir disparaître ,
Sans sortir de leurs riches bords.

Tantôt , vous tracerez la course de votre onde :
Tantôt , d'un fer courbé dirigeant vos ormeaux ,
Vous ferez remonter leur sève vagabonde
Dans de plus utiles rameaux.

Souvent d'un plomb subtil que le saipêtre embrase
Vous irez insulter le sanglier glouton ;
Ou , nouveau Jupiter , faire aux oiseaux du Phasé
Subir le sort de Phaéton.

O doux amusemens ! ô charme inconcevable
A ceux que du grand monde éblouit le chaos !
Solitaires vallons , retraite inviolable
De l'innocence & du repos.

Délices des aïeux d'une épouse adorée ,
Qui réunit l'éclat de toutes leurs splendeurs ;
Et dans qui la vertu , par les graces parée ,
Brille au-dessus de leurs grandeurs.

Arbres verts & fleuris , bois paisibles & sombres ,
A votre possesseur si doux & si charmans ,
Puissez vous ne durer que pour prêter vos ombres
A ses nobles délassemens.

Mais la loi du devoir , qui lui parle sans cesse
Va bientôt l'enlever à ses heureux loisirs :

Il n'écouterà plus que la voix qui le presse
De s'arracher à vos plaisirs.

Bientôt vous le verrez, renonçant à lui-même,
Reprendre les liens dont il est échappé;
Toujours de l'intérêt d'un monarque qu'il aime,
Toujours de sa gloire occupé.

Allez, illustre appui de ses vastes provinces,
Allez, mais revenez, de leur amour épris,
Organe des décrets du plus sage des princes,
Veiller sur ses peuples chéris.

C'est pour eux qu'autrefois, loin de votre patrie,
Consacré de bonne heure à de nobles travaux,
Vous fîtes admirer votre heureuse industrie
A ses plus illustres rivaux.

La France vit briller votre zèle intrépide
Contre le feu naissant de nos derniers débats,
Le Batave vous vit opposer votre égide
Au cruel démon des combats.

Vos vœux sont satisfaits. La discorde & la guerre
N'osent plus rallumer leurs tragiques flambeaux;
Et les dieux apaisés redonnent à la terre
Des jours plus sereins & plus beaux.

Ce chef de tant d'états, à qui le ciel dispense
Tant de riches trésors, tant de fameux bienfaits,

A déjà de ces dieux reçu la récompense
De sa tendresse pour la paix.

Il a vu naître enfin de son épouse aimée
Un gage précieux de sa fécondité,
Et qui va désormais de l'europe charmée
Affermir la tranquillité.

Arbitre tout-puissant d'un empire invincible,
Plus maître encor du cœur de ses sujets heureux,
Qu'a-t-il à désirer, qu'un usage paisible
Des jours qu'il a reçus pour eux.

Non, non : il n'ira point, après tant de tempêtes,
Reffusciter encor d'antiques différens ;
Il fait trop que souvent les plus belles conquêtes
Sont la perte des conquérans.

Si toutefois l'ardeur de son noble courage
L'engageoit quelque jour au-delà de ses droits ;
Écoutez la leçon d'un Socrate sauvage,
Faites au plus puissant de nos rois.

Pour la troisième fois du superbe Versailles
Il faisoit agrandir le parc délicieux :
Un peuple harassé de ses vastes murailles
Creusoit le contour spacieux.

Un seul contre un vieux chêne appuyé, sans mot dire,
Sembloit à ce travail ne prendre aucune part.

À quoi rêves-tu là, dit le prince ? Hélas ! Sire,
Répond le champêtre vieillard,

Pardonnez. Je songeais que de votre héritage
Vous avez beau vouloir élargir les confins :
Quand vous l'agrandiriez trente fois davantage,
Vous aurez toujours des voisins.

Fin du Livre troisième.



O D E S.



LIVRE QUATRIÈME.



ODE PREMIÈRE.

A L'IMPÉRATRICE AMÉLIE,

MU S E, qui des vrais Alcées
Soutenant l'activité,
A leurs captives pensées
Fais trouver la liberté,
Viens à ma timide verve,
Que le froid repos énerve,
Redonner un feu nouveau;
Et délivre ma Minerve
Des prisons de mon cerveau.

Si la céleste puissance,
Pour l'honneur de ses autels,
Vouloit rendre l'innocence
Aux infortunés mortels;
Et si l'aimable Cybèle
Sur cette terre infidelle
Daignoit redescendre encor
Pour faire vivre avec elle
Les vertus de l'âge d'or :

Quels organes, quels ministres
Dignes d'obtenir son choix,
Pourroient, en ces tems sinistres,
Nous faire entendre sa voix?
Seroient-ce ces doctes mages,
Des peuples de tous les âges
Réformateurs consacrés,
Bien moins pour les rendre sages,
Que pour en être honorés?

Mais les divines merveilles
Qui font chérir leurs leçons,
Dans nos superbes oreilles
N'exciteroient que des sons.
Quel siècle plus mémorable
Vit d'un glaive secourable
Le vice mieux combattu?
Et quel siècle misérable
Vit régner moins de vertu?

L'éloquence des paroles
N'est que l'art ingénieux
D'amuser nos sens frivoles
Par des tours harmonieux.
Pour rendre un peuple traitable,
Vertueux, simple, équitable,
Ami du ciel & des loix,
L'éloquence véritable
Est l'exemple des grands rois.

C'est ce langage visible
Dans nos vrais législateurs,
Qui fait la règle infaillible
Des peuples imitateurs.
Contre une loi qui nous gêne,
La nature se déchaîne,
Et cherche à se révolter ;
Mais l'exemple nous entraîne,
Et nous force à l'imiter.

En vous, en votre sagesse
De ce principe constant
Je vois, auguste princesse,
Un témoignage éclatant ;
Et dans la splendeur divine
De ces vertus qu'illumine
Tout l'éclat du plus grand jour,
Je reconnois l'origine
Des vertus de votre cour.

La bonté qui brille en elle
De ses charmes les plus doux,
Est une image de celle
Qu'elle voit briller en vous;
Et par vous seule enrichie,
Sa politesse affranchie
Des moindres obscurités,
Est la lueur réfléchie
De vos sublimes clartés.

Et quel âge si fertile,
Quel règne si renommé
Vit d'un éclat plus utile
Le diadème animé !
Quelle piété profonde,
Quelle lumière féconde
En nobles instructions,
Du premier trône du monde
Rehaussa mieux les rayons !

Des héros de ses écoles
La Grèce à beau se targuer :
La pompe de leurs paroles
Ne m'apprend qu'à distinguer
De l'autorité puissante
D'une sagesse agissante
Qui règne sur mes esprits,
La sagesse languissante
Que j'honore en leurs écrits,

Non, non : la philosophie
En vain se fait exalter :
On n'écoute que la vie
De ceux qu'on doit imiter.
Vous seuls, ô divine race,
Grands rois, qui tenez la place
Des rois au ciel retirés,
Pouvez conserver la trace
De leurs exemples sacrés.

Pendant la courte durée
De cet âge radieux,
Qui vit la terre honorée
De la présence des dieux :
L'homme instruit par l'habitude,
Marchant avec certitude
Dans leurs sentiers lumineux,
Imitoit, sans autre étude,
Ce qu'il admiroit en eux.

Dans l'innocence première
Affermi par ce pouvoir,
Chacun puisoit sa lumière
Aux sources du vrai savoir ;
Et dans ce céleste livre
Des leçons qu'il devoit suivre,
Toujours prêt à se nourrir,
Préféroit l'art de bien vivre
A l'art de bien discourir.

Mais dès que ces heureux guides,
Transportés loin de nos yeux,
Sur l'aile des vents rapides
S'envolèrent vers les cieux,
La science opiniâtre,
De son mérite idolâtre,
Vint au milieu des clameurs
Édifier son théâtre
Sur la ruine des mœurs.

Dès-lors, avec l'affurance
De s'attirer nos tributs,
La fastueuse éloquence
Prit la place des vertus.
L'art forma leur caractère;
Et de la sagesse austère
L'aimable simplicité
Ne devint plus qu'un mystère
Par l'amour-propre inventé.

Dépouillez donc votre écorce,
Philosophes sourcilleux;
Et pour nous prouver la force
De vos secours merveilleux,
Montrez-nous depuis Pandore
Tous les vices qu'on abhorre
En terre mieux établis,
Qu'aux siècles que l'on honore
Du nom de siècles polis.

Avant que dans l'Italie,
Sous de sinistres aspects,
La vertu se fût polie
Par le mélange des Grecs,
La foi, l'honneur, la constance,
L'intrépide résistance
Dans les plus mortels dangers,
Y régnoient sans l'assistance
Des préceptes étrangers.

Mais, malgré l'exemple antique ;
Elle laissa dans son sein
Des disciples du portique
Glisser le premier effaim.
Rome, en les voyant paroître,
Cessa de se reconnoître
Dans ses tristes rejetons ;
Et le même âge vit naître
Les Gracques & les Catons,



O D E I I.

SUR LES DIVINITÉS POÉTIQUES.

C'EST vous encor que je réclame ,
Muses, dont les accords hardis,
Dans les sens les plus engourdis,
Versent cette céleste flamme,
Qui dissipe leur sombre nuit ;
Et qui, flambeau sacré de l'ame,
L'éclaire, l'échauffe & l'instruit.

Nymphes, à qui le ciel indique
Ses mystères les plus secrets,
Je viens chercher dans vos forêts
L'origine & la source antique
De ces dieux, fantômes charmans,
De votre verve prophétique
Indisputables élémens.

Je la vois : c'est l'ombre d'Alcée,
Qui me la découvre à l'instant ;
Et qui déjà, d'un œil content,
Dévoile à ma vue empressée ;
Ces déités d'adoption,
Synonymes de la pensée,
Symboles de l'abstraction.

C'est lui. La foule qui l'admire
Voit encore, au son de ses vers,
Fuir ces tyrans de l'univers,
Dont il extermina l'empire.
Mais, déjà sur de nouveaux tons,
Je l'entends accorder sa lyre ;
Il s'approche ; il parle : écoutons.

Des sociétés temporelles
Le premier lien est la voix ,
Qu'en divers sons l'homme, à son choix,
Modifie & fléchit pour elles :
Signes communs & naturels,
Où les ames incorporelles ,
Se tracent aux sens corporels.

Mais, pour peindre à l'intelligence
Leurs immatériels objets,
Ces signes, à l'erreur sujets,
Ont besoin de son indulgence ;
Et dans leurs secours impuissans ,
Nous sentons toujours l'indigence
Du ministère de nos sens.

Le fameux chantre d'Ionie
Trouva dans ses tableaux heureux,
Le secret d'établir entr'eux
Une mutuelle harmonie :
Et ce commerce leur apprit

L'art, inventé par Uranie,
De peindre l'esprit à l'esprit.

Sur la scène incompréhensible
De cet interprète des dieux,
Tout sentiment s'exprime aux yeux,
Tout devient image sensible ;
Et par un magique pouvoir,
Tout semble prendre un corps visible,
Vivre, parler & se mouvoir.

Oui, c'est toi, peintre inestimable,
Trompette d'Achille & d'Hector,
Par qui de l'heureux siècle d'or
L'homme entend le langage aimable,
Et voit, dans la variété
Des portraits menteurs de la fable,
Les rayons de la vérité.

Il voit l'arbitre du tonnerre
Réglant le sort par ses arrêts :
Il voit, sous les yeux de Cérès,
Croître les trésors de la terre :
Il reconnoît le dieu des mers,
A ces fons qui calment la guerre
Qu'Éole excitoit dans les airs.

Si, dans un combat homicide,
Le devoir engage ses jours,

Pallas, volant à son secours,
Vient le couvrir de son égide :
S'il se voue au maintien des loix,
C'est Thémis qui lui sert de guide,
Et qui l'assiste en ses emplois.

Plus heureux si son cœur n'aspire
Qu'aux douceurs de la liberté,
Astrée est la divinité,
Qui lui fait chérir son empire :
S'il s'élève au sacré vallon,
Son enthousiasme est la lyre
Qu'il reçoit des mains d'Apollon.

Ainsi, consacrant le système
De la sublime fiction,
Homère, nouvel Amphion,
Change, par la vertu suprême
De ses accords doux & savans,
Nos destins, nos passions même,
En êtres réels & vivans.

Ce n'est plus l'homme, qui, pour plaire,
Étale ses dons ingénus :
Ce sont les graces, c'est Venus,
Sa divinité tutélaire.
La sagesse qui brille en lui,
C'est Minerve dont l'œil l'éclaire,
Et dont le bras lui sert d'appui.

L'ardente & fougueuse Bellone
Arme son courage aveuglé :
Les frayeurs , dont il est troublé ,
Sont le flambeau de Tisiphone :
Sa colère est Mars en fureur ;
Et ses remords sont la gorgone
Dont l'aspect le glace d'horreur.

Le pinceau même d'un Appele
Peut , dans les temples les plus saints ,
Attacher les yeux des humains
A l'objet d'un culte fidèle ,
Et peindre , sans témérité ,
Sous une apparence mortelle ,
La divine immortalité.

Vous donc , réformateurs austères
De nos privilèges sacrés ,
Et vous , non encore éclairés
Sur nos symboliques mystères ,
Éloignez-vous , pâles censeurs ,
De ces retraites solitaires
Qu'habitent les neuf doctes sœurs.

Ne venez point sur un rivage ,
Consacré par leur plus bel art ,
Porter un aveugle regard ;
Et loin d'elle tout triste sage ,
Qui , voilé d'un sombre maintien ,

Sans avoir appris leur langage,
Veut jouir de leur entretien.

Ici l'ombre impose silence
Aux doctes accens de sa voix;
Et déjà dans le fond des bois
Impétueuse elle s'élançe:
Tandis que je cherche des sons
Dignes d'atteindre l'excellence
De ses immortelles leçons.



O D È I I I .

*SUR LE DEVOIR ET LE SORT DES
GRANDS HOMMES.*

Nous honorons du nom de sage
Celui qui, content de son sort,
Et loin des vents & de l'orage,
Goutant les délices du port,
Sait, au milieu de l'abondance,
Dans une noble indépendance
Trouver la gloire & le repos;
Mais cette sagesse tranquille,
Vertu dans un mortel stérile,
N'est point vertu dans un héros.

Pour jouir d'une paix chérie,
Les cieux ne nous l'ont point prêtée
Il est comptable à sa patrie
Des dons qu'il tient de leur bonté.
Cette influence souveraine
N'est pour lui qu'une illustre chaîne
Qui l'attache au bonheur d'autrui.
Tous les brillans qui l'embellissent,
Tous les talens qui l'ennoblissent,
Sont en lui, mais non pas à lui.

Il fait, & c'est un avantage
Peu connu de ses vains rivaux,
Que son véritable partage
Sont les veilles & les travaux:
Que sur tous les êtres du monde,
Des dieux la sagesse profonde
Étend ses regards généreux ;
Et, qu'éclos de leurs mains fertiles,
Les uns naissent pour être utiles,
Les autres pour n'être qu'heureux.

Ainsi, victime préparée
Pour le bonheur du genre humain,
Victime non moins consacrée
A l'empire du souverain ;
Soit sur la mer, soit sur la terre,
Soit dans la paix, soit dans la guerre,
D'une foi mâle revêtu,
Son prince, dont il est l'organe,
Sa propre vertu le condamne
A s'immoler à sa vertu.

La dépendance est le salaire
Des présents que nous font les cieux.
Un roi parle : il faut, pour lui plaire,
Quitter sa patrie & ses dieux.
Héros guerriers, héros paisibles,
Il faut à ses loix invincibles
Asservir vos talens vainqueurs :

Partez , volez , ames viriles ;
Courez lui foumettre les villes ,
Allez lui conquérir les cœurs.

Toutefois si de votre zèle
Vous voulez recevoir le prix ,
Revenez. L'absence infidelle
Enfante peu de favoris.
Les récompenses les plus dues
Sont souvent des dettes perdues ,
Pour qui tarde à les répéter ;
Et sur l'absent qui le mérite ,
Le présent qui les sollicite
Est toujours sûr de l'emporter.

Le mérite oublié du maître ,
Et souvent même dédaigné ,
Ne se fait jamais bien connoître ,
Dans un point de vue éloigné.
En vain sous d'illustres auspices
Produiroit-il de ses services
Le témoignage glorieux :
Sa présence est le seul langage
Qui puisse en assurer le gage :
Les rois ont le cœur dans les yeux.

C'est à ces astres vénérables
D'illuminer ses actions.
C'est de leurs rayons favorables

Qu'il doit tirer tous ses rayons.
Bientôt leur céleste influence
Va le combler d'une affluence
De biens, de gloire, & de splendeurs;
Et, l'éclairant d'un nouveau lustre,
Porter sa destinée illustre
Au plus haut sommet des grandeurs.

Installé dans le rang sublime
Où l'ont placé leurs justes loix,
Il peut, d'un pouvoir légitime,
Exercer les plus vastes droits :
Il peut, pour foudroyer le vice,
De la force & de la justice
Réunir le double soutien :
Il peut enfin, fidèle oracle,
Faire trouver, sans nul obstacle,
Le bonheur public dans le sien.

Mais, si jamais un noir orage
Long-tems suspendu dans son cours,
Fait sur lui crever le nuage
Élevé durant ses beaux jours ;
C'est alors que, libre de crainte,
Le dépit que masquoit la feinte
Se change en mortelles fureurs ;
Et que l'envie empoisonnée,
Par l'impunité déchaînée,
Dépouille toutes ses terreurs.

Sa gloire aussitôt obscurcie,
Vaine ombre d'un jour éclipsé,
Disparoît, souillée & noircie
Par le mensonge intéressé;
Canal impur, qui, dans leurs courses
Infectant les plus belles sources,
Change en erreur la vérité,
L'industrie en extravagance,
La grandeur d'ame en arrogance,
Et le zèle en témérité.

Tout fuit ; tout cherche un nouveau maître ;
Ses complaisans les plus flatteurs
Sont les premiers qu'on voit paroître
Entre ses prudens déserteurs.
En vain ses qualités suprêmes
Forcent les témoignages mêmes
A l'équité les moins soumis ;
En vain, par ses bontés célèbres,
Cent noms sont sortis des ténèbres ;
Les malheureux n'ont point d'amis.

O vous ! que la bonne fortune
Maintient à l'abri des revers,
De la terre charge importune,
Peuple inutile à l'univers :
Au sein de la béatitude
Bornez-vous, fixez votre étude
Au choix des plaisirs les plus doux ;

Et dans l'oïfive nonchalance
De votre paisible opulence
Ne songez qu'à vivre pour vous.

Tandis que le zèle héroïque,
Esclave de sa dignité,
A la félicité publique
Consacrera sa liberté:
Ou, perdu dans la foule obscure,
Et d'une vie ingrate & dure
Traînant les soucis épineux,
Verra, sans murmure & sans peine,
De la prospérité hautaine
Briller le faste dédaigneux.



O D E I V.

A MONSIEUR LE COMTE
DE LANNOY,
GOUVERNEUR DE BRUXELLES,

*Sur une maladie de l'auteur , causée par une attaque
de paralysie , en l'année 1738.*

C E L U I qui des cœurs sensibles
Cherche à devenir vainqueur,
Doit, pour les rendre flexibles,
Consulter son propre cœur :
C'est notre plus sûr arbitre.
Les dieux ne sont qu'à ce titre
De nos offrandes jaloux.
Si Jupiter veut qu'on l'aime,
C'est qu'il nous prévient lui-même
Par l'amour qu'il a pour nous.

C'est cette noble industrie,
Comte, qui, par tant de nœuds,
T'attache, dans ta patrie,
Tous les cœurs & tous les vœux.

Rappelle dans ta pensée,
A la nouvelle annoncée
Du dernier prix de ta foi,
Tous ces torrens de tendresse,
Dont la publique alégresse
Signala son feu pour toi.

En moi-même, ô preuve infigne,
Jusqu'où n'a point éclaté
D'un caractère si digne
L'intarissable bonté !
Dans le calme, dans l'orage,
Toujours même témoignage,
Sur-tout dans ces tristes jours,
Dont la lumière effacée
De ma planète éclipcée
Me fait sentir le décours.

Malheureux l'homme qui fonde
L'avenir sur le présent,
Et qu'endort au sein de l'onde
Un zéphyre séduisant !
Jamais l'adverse fortune,
Ma surveillante importune,
Ne parut plus loin de moi ;
Et jamais aux doux mensonges
Des plus agréables songes
Je ne prêtai tant de foi.

C'est dans ces routes fleuries,
Où mes volages esprits
Promenoient leurs rêveries,
D'un charme trompeur épris ;
Que, contre moi révoltée,
L'impatiente Adrastée,
Némésis, avoit caché,
Vengeresse impitoyable,
Le précipice effroyable
Où mes pas ont trébuché.

Tel qu'un arbre stable & ferme,
Quand l'hiver, par sa rigueur,
De la sève qu'il renferme
A refroidi la vigueur ;
S'il perd l'utile assistance
Des appuis dont la constance
Soutient ses bras relâchés,
Sa tête, altière & hautaine,
Cachera bientôt l'arêne
Sous ses rameaux desséchés.

Tel, quand le secours robuste
Dont mon corps est étayé,
En laisse à mon sang aduste
Régir la foible moitié ;
L'autre moitié qui succombe,
Hésite, chancelle, tombe,

Et sent que , malgré l'effort
Que la vertu fait renaitre ,
Le plus foible est toujours maître ,
Et triomphe du plus fort.

Par mes desirs prévenue ,
Près de mon lit douloureux
Déjà la mort est venue
Affeoir son squelette affreux ;
Et le regard homicide
De son cortège perfide
Porte à son dernier degré
L'excès toujours plus terrible
D'un accablement horrible
Par l'insomnie ulcéré.

Quelle vapeur vous enivre ,
Mortels , qui , chéris du sort ,
Ne desirez que de vivre ,
Et ne craignez que la mort ?
Souvent , malgré leurs promesses ,
Vos dignités , vos richesses
Affligent leurs possesseurs.
Pour les ames généreuses
Du vrai bonheur amoureuses ,
La mort même a ses douceurs.

On a beau se plaindre d'elle ,
Quelqu'horreur que l'on en ait ,

Les guerriers la trouvent belle ,
Quand elle vient , d'un seul trait ,
Les frapper à l'improviste :
Mais , juste ciel ! qu'elle est triste ,
Et quel rigoureux travail ,
Quand ses approches moins vives ,
Par des pertes successives ,
Nous détruisent en détail !

Près de ma dernière aurore ,
En vain dit-on que les cieux ,
De quelques beaux jours encore ,
Pourront éclairer mes yeux.
O promesse imaginaire !
Quel emploi pourrois-je faire ,
Soleil , céleste flambeau ,
De ta lumière suprême ,
Quand la moitié de moi-même
Est déjà dans le tombeau ?

Achève donc ton ouvrage ,
Viens , ô favorable mort ,
De ce caduc assemblage
Rompre le fragile accord.
Par ce coup où je t'invite ,
Permits que mon corps s'acquitte
De ce qu'il doit au cercueil ;
Et que mon ame y révoque
Cette constance équivoque ,
Dont la douleur est l'écueil.

Ainsi, parmi les ténèbres,
Les yeux vainement fermés,
Dans mille pensers funèbres
Mes sens étoient abymés :
Lorsque, d'une voix amie,
Mon oreille raffermie
Crut reconnoître les sons :
C'étoit l'ombre de MALHERBE,
Qui, sur sa lyre superbe,
Vint m'adresser ses leçons.

Sous quelles inquiétudes,
Ami, te vois-je abattu ?
Que t'ont servi nos études ?
Qu'as-tu fait de ta vertu ?
Toi qu'on, disciple d'Horace,
Par les nymphes du Parnasse
Dès ton jeune âge nourri,
Semblois, sur ces espérances,
Contre toutes les souffrances
T'être fait un sûr abri ?

Ignorez-tu donc encore
Que tous les fléaux tirés
De la boîte de Pandore
Se font du monde emparés ?
Que l'ordre de la nature
Soumet la pourpre & la bure
Aux mêmes sujets de pleurs ?

Et que, tout fiers que nous sommes,
Nous naissons tous, foibles hommes,
Tributaires des douleurs ?

Prétendois-tu que les parques
Dussent, filant tes instans,
Signaler de mêmes marques
Ton hiver & ton printems ?
Quel dieu te rend si plausible
La jouissance impossible
D'un privilège inoui,
Réservé pour l'empirée,
Et dont, pendant leur durée,
Jamais mortels n'ont joui ?

En recevant l'existence
Que le ciel nous daigne offrir,
Nous recevons la sentence
Qui nous condamne à souffrir.
A sa vigueur naturelle
En vain notre corps appelle
De ce décret hasardeux :
Notre ame subordonnée,
Par les soucis dominée,
Paie assez pour tous les deux.

Quelle fièvre plus cruelle
Que ses mortels déplaisirs,
Quand la fortune infidelle

Vient traverser ses desirs ?
En tout pays, à tout âge,
La douleur est son partage
Jusqu'à l'heure du trépas :
Dans le sein des grandeurs même,
Le sceptre & le diadème
Ne l'en affranchissent pas.

Que dirai-je du supplice
Où l'exposent tous les jours
L'imposture & la malice
Que farde l'art du discours ?
Quand elle voit à sa place
L'hypocrisie & l'audace
Triompher de leurs larcins ;
Et la timide innocence,
Sans ressource & sans défense,
Livrée à ses assassins ?

Si donc, par des loix certaines,
L'ame & le corps, son rempart,
Ont leurs plaisirs & leurs peines,
Leurs biens & leurs maux à part ;
N'est-ce pas une fortune,
Quand, d'une charge commune
Deux moitiés portent le faix,
Que la moindre le réclame,
Et que, du bonheur de l'ame,
Le corps seul fasse les frais ?

L'espérance consolante
D'un plus heureux avenir
De ta douleur accablante
Doit chasser le souvenir.
C'étoit le dernier désastre ,
Que de ton malheureux astre
Exigeoit l'inimitié.
Calme ton ame inquiète :
Néméïis est satisfaite ;
Et ton tribut est payé.

Fin des Odes.



O D E S
E N M U S I Q U E ;

O U

CANTATES ALLÉGORIQUES.



CANTATE PREMIÈRE



D I A N E.

A PEINE le soleil, au fond des antres sombres,
Avoit, du haut des cieus, précipité les ombres
Quand la chaste Diane, à travers les forêts,
Apperçut un lieu solitaire,
Où le fils de Vénus & les dieux de Cythère
Dormoient sous un ombrage frais.
Surprise, elle s'arrête; & sa prompte colère
S'exhale en ce discours, qu'elle adresse tout bas
A ces dieux endormis qui ne l'entendent pas:

Vous, par qui tant de misérables
Gémissent sous d'indignes fers,
Dormez, Amours inexorables !
Laissez respirer l'univers.

Profitions de la nuit profonde,
Dont le sommeil couvre leurs yeux,
Assurons le repos au monde,
En brisant leurs traits odieux.

Vous, par qui tant de misérables
Gémissent sous d'indignes fers,
Dormez, Amours inexorables :
Laissez respirer l'univers.

A ces mots, elle approche ; & ses nymphes timides ;
Portant, sans bruit, leurs pas vers ces dieux homi-
cides,

D'une tremblante main saisissent leurs carquois ;
Et bientôt du débris de leurs flèches perfides
Sèment les plaines & les bois.

Tous les dieux des forêts, des fleuves, des montagnes,
Viennent féliciter leurs heureuses compagnes ;
Et de leurs ennemis bravant les vains efforts,
Expriment ainsi leurs transports.

Quel bonheur ? quelle victoire !
Quel triomphe ! quelle gloire !
Les Amours sont désarmés.
Jeunes cœurs, rompez vos chaînes,

Cessons de craindre les peines
 Dont nous étions alarmés.
 Quel bonheur! quelle victoire!
 Quel triomphe! quelle gloire!
 Les Amours sont désarmés.

L'Amour s'éveille au bruit de ces chants d'alégresse;
 Mais quels objets lui sont offerts!
 Quel réveil! dieux! quelle tristesse,
 Quand de ses dards brisés il voit les champs couverts!
Un trait me reste encor dans ce désordre extrême:
Perfides, votre exemple instruira l'univers.
 Il parle. Le trait vole, & traversant les airs,
 Va percer Diane elle-même.
 Juste, mais trop cruel revers,
Qui signale, grand dieu, ta vengeance suprême,

Respectons l'Amour,
 Tandis qu'il sommeille;
 Et craignons qu'un jour
 Ce dieu ne s'éveille.

En vain nous romprons
 Tous les traits qu'il darde,
 Si nous ignorons
 Le trait qu'il nous garde.

Respectons l'Amour,
 Tandis qu'il sommeille;
 Et craignons qu'un jour
 Ce dieu ne s'éveille.

CANTATE II.

ADONIS.

LE dieu Mars & Vénus, blessés des mêmes traits,
Goûtoient les biens les plus parfaits
Qu'aux cœurs bien enflammés le tendre Amour
apprête :

Mais ce dieu superbe & jaloux,
D'un œil de conquérant regardant sa conquête,
Fit bientôt aux plaisirs succéder les dégoûts.

Un cœur jaloux ne fait paroître
Que des feux qui le font haïr ;
Et pour être toujours le maître ,
L'amant doit toujours obéir.

L'Amour ne va point sans les graces :
On n'arrache point ses faveurs.
L'emportement ni les menaces
Ne font point le lien des cœurs.

Un cœur jaloux ne fait paroître
Que des feux qui le font haïr ;

Et pour être toujours le maître,
L'amant doit toujours obéir.

La déesse déjà ne craint plus son absence ;
Et, cessant de l'aimer, sans s'en appercevoir,
Fait atteler son char, pleine d'impatience,
Et vole vers les bords soumis à son pouvoir.

Là, ses jours couloient sans alarmes,
Lorsqu'un jeune chasseur se présente à ses yeux.
Elle croit voir son fils ; il en a tous les charmes :
Jamais rien de plus beau ne parut sous les cieux ;
Et le vainqueur de l'Inde étoit moins gracieux,
Le jour que d'Ariane il vint sécher les larmes.

La froide naïade
Sort pour l'admirer ;
La jeune dryade
Cherche à l'attirer.
Faune, d'un sourire,
Approuve leur choix :
Le jaloux satyre
Fuit au fond des bois ;
Et Pan qui soupire,
Brise son hautbois.

Il aborde, en tremblant, la charmante déesse ;
Sa timide pudeur relève ses appas.

Les graces, les ris, la jeunesse,
Marchent au-devant de ses pas ;

Et du plus haut des airs, l'Amour, avec adresse,
Fait partir, à l'instant, le trait dont il les blesse.

Que désormais, Mars en fureur
Gronde, menace, tonne, éclate.

Amans, profitez tous de sa jalouse erreur ;
Des feux trop violens font souvent une ingrater ;
On oublie aisément un amour qui fait peur ,
En faveur d'un amour qui flatte.

Que le soin de charmer
Soit votre unique affaire.
Songez que l'art d'aimer
N'est que celui de plaire.

Voulez-vous, dans vos feux,
Trouver des biens durables ;
Soyez moins amoureux ;
Devenez plus aimables.

Que le soin de charmer
Soit votre unique affaire.
Songez que l'art d'aimer
N'est que celui de plaire.



CANTATE III.

LE TRIOMPHE
DE L'AMOUR.

FILLES du dieu de l'univers,
Muses, que je me plais dans vos douces retraites!
Que ces rivages frais, que ces bois toujours verts
Sont propres à charmer les âmes inquiètes!
Quel cœur n'oublieroit ses tourmens
Au murmure flatteur de cette onde tranquille?
Qui pourroit résister aux doux ravissemens
Qu'excite votre voix fertile?
Non, ce n'est qu'en ces lieux charmans
Que le parfait bonheur a choisi son asyle.

Heureux, qui de vos doux plaisirs
Goûte la douceur toujours pure!
Il triomphe des vains desirs,
Et n'obéit qu'à la nature.

Il partage avec les héros
La gloire qui les environne;

Et le puissant dieu de Délos
D'un même laurier les couronne.

Heureux qui de vos doux plaisirs
Goûte la douceur toujours pure !
Il triomphe des vains desirs,
Et n'obéit qu'à la nature.

Mais que vois-je, grands dieux ! quels magiques
efforts
Changent la face de ces bords !
Quelles danses ! quels jeux ! quels concerts d'algè-
greffe !
Les graces, les plaisirs, les ris & la jeunesse,
Se rassemblent de toutes parts.
Quel songe me transporte au-dessus du tonnerre ;
Je ne reconnois point la terre
Au spectacle enchanteur qui frappe mes regards,

Est-ce la cour suprême
Du souverain des dieux ?
Ou Vénus elle-même
Descend-elle des cieux ?

Les compagnes de Flore
Parfument ces côteaux ;
Une nouvelle aurore
Semble sortir des eaux ;
Et l'Olympe se dore
De ses feux les plus beaux,

Est-ce la cour suprême
Du souverain des dieux?
Ou Vénus elle-même
Descend-elle des cieux?

Nymphes , quel est ce dieu qui reçoit votre hom-
mage ?

Pourquoi cet arc & ce bandeau ?

Quel charme en le voyant ! Quel prodige nouveau
De mes sens interdits me dérobe l'usage !

Il s'approche , il me tend une innocente main.

Venez , cher tyran de mon ame :

Venez , je vous fuirais en vain ;

Et je vous reconnois , à ces traits pleins de flamme

Que vous allumez dans mon sein.

Adieu , muses , adieu : je renonce à l'envie

De mériter les biens dont vous m'avez flatté ;

Je renonce à ma liberté.

Sous de trop douces loix mon ame est asservie :

Et je suis plus heureux dans ma captivité ,

Que je ne le fus de ma vie

Dans le triste bonheur dont j'étois enchanté.



CANTATE IV.

** ——— **

L'HYMENE.

CE fut vers cette rive où Junon adorée
Des peuples de Sidon reçoit les vœux offerts,
Que la divine Cythérée,
Pour la première fois, parut dans l'univers.
Jamais beauté plus admirée
Ne brilla sur les vastes mers.
Les tritons, rassemblés de mille endroits divers,
Autour d'elle flottoient sur l'onde tempérée ;
Et les filles du vieux Nérée
Faisoient devant son char retentir ces concerts.

Qu'Éole en ses gouffres enchaîne
Les vents, ennemis des beaux jours :
Qu'il dompte leur bruyante haleine,
Et ne permette qu'aux Amours
De voler sur l'humide plaine.

Dieux du ciel, venez en ces lieux
Admirer un objet si rare :
Avouez que, même à vos yeux,
Les beautés dont la mer se pare
Effacent les beautés des cieux.

Qu'Éole

Qu'Éole en ses gouffres enchaîne
Les vents, ennemis des beaux jours :
Qu'il dompte leur bruyante haleine,
Et ne permette qu'aux Amours
De voler sur l'humide plaine.

Jalouse de l'éclat de ces honneurs nouveaux ;
Amphytrite se cache au plus profond des eaux.
Cependant Palémon conduisoit l'immortelle
Vers cette île enchantée où tendoient ses souhaits ;
Et c'est là que la terre, à sa gloire fidelle,
Met le comble aux honneurs qu'ont reçu ses attraits.

L'amant de l'Aurore
Des yeux qu'il adore
Perd le souvenir.
La timide Flore
Craint de perdre encore
Son jeune zéphir.
De sa grace extrême
Minerve, elle-même,
Reconnoît le prix ;
Et, par sa surprise,
Junon autorise
Le choix de Pâris.

Frappés de l'éclat de ses yeux,
Néptune, Jupiter ; que dis-je ? tous les dieux
En font l'objet de leurs conquêtes.

Il^s vont tous de l'Hymen implorer les faveurs.
Les faveurs de l'Hymen? Aveugles que vous êtes,
L'Hymen est-il donc fait pour assortir les cœurs?

Jupiter étoit roi du monde :

Neptune commandoit sur l'onde :

Mars avoit, pour partage, un courage indompté;

Mercury, la jeunesse; Apollon, la beauté.

Si de ces dieux l'Amour eût été le refuge,

Entr'eux du moins son choix se seroit déclaré;

Mais ils prirent l'Hymen pour juge;

Et Vulcain se vit préféré.

Hymen, quand le sort t'outrage,

Ne t'en prends point à l'Amour.

De son plus doux héritage

Tu t'enrichis chaque jour.

Souffre que de ton partage

Il s'enrichisse à son tour.

Souvent, par un juste échange,

Il t'enlève tes sujets.

Tu lui fais un crime étrange

De quelques larcins secrets.

Mais, c'est ainsi qu'il se venge

Des larcins que tu lui fais.

CANTATE V.

AMYMONÉ.

SUR les rives d'Argos, près de ces bords arides
Où la mer vient briser ses flots impérieux,
La plus jeune des Danaïdes,
Amymone imploroit l'assistance des dieux.
Un faune poursuivoit cette belle craintive ;
Et, levant ses mains vers les cieus,
Neptune, disoit-elle, entends ma voix plaintive,
Sauve-moi des transports d'un amant furieux.

A l'innocence poursuivie,
Grand dieu, daigne offrir ton secours.
Protège ma gloire & ma vie
Contre de coupables amours.

Hélas! ma prière inutile
Se perdra-t-elle dans les airs?
Ne me reste-t-il plus d'asyle
Que le vaste abyme des mers?

A l'innocence poursuivie,
Grand dieu, daigne offrir ton secours.

Protège ma gloire & ma vie
Contre de coupables amours.

La Danaïde, en pleurs, faisoit ainsi sa plainte,
Lorsque le dieu des eaux vint dissiper sa crainte;
Il s'avance, entouré d'une superbe cour :
Tel jadis il parut aux regards d'Amphytrite,
Quand il fit marcher à sa suite
L'Hyménée & le dieu d'amour.
Le faune, à son aspect, s'éloigne du rivage ;
Et Neptune, enchanté, surpris,
L'amour peint dans les yeux, adresse ce langage
A l'objet dont il est épris.

Triomphez, belle princesse,
Des amans audacieux :
Ne cédez qu'à la tendresse
De qui fait aimer le mieux.

Heureux le cœur qui vous aime,
S'il étoit aimé de vous !
Dans les bras de Vénus même,
Mars en deviendrait jaloux.

Triomphez, belle princesse,
Des amans audacieux :
Ne cédez qu'à la tendresse
De qui fait aimer le mieux.

Qu'il est facile aux dieux de séduire une belle !
Tout parloit en faveur de Neptune amoureux ;

L'éclat d'une cour immortelle ,
Le mérite récent d'un secours généreux.
Dieux! quel secours! Amour, ce sont là de tes jeux:
Quel satyre eût été plus à craindre pour elle?
Thétis, en rougissant, détourna ses regards;
Doris se replongea dans ses grottes humides,
Et, par cette leçon, apprit aux néréides
A fuir de semblables hasards.

Tous les amans savent feindre :
Nymphes, craignez leurs appas.
Le péril le plus à craindre
Est celui qu'on ne craint pas.

L'audace d'un téméraire
Est aisée à surmonter :
C'est l'amant qui fait nous plaire
Que nous devons redouter.

Tous les amans savent feindre :
Nymphes, craignez leurs appas.
Le péril le plus à craindre
Est celui qu'on ne craint pas.



CANTATE VI.

✦ ————— ✦

T H É T I S.

PRÈS de l'humide empire où Vénus prit naissance,
 Dans un bois consacré par le malheur d'Atis,
 Le sommeil & l'amour, tous deux d'intelligence,
 A l'amoureux Pélée avoient livré Thétis.
 Qu'eût fait Minerve même, en cet état réduite ?
 Mais, dans l'art de Protée en sa jeunesse instruite,
 Elle fut éluder un amant furieux.
 D'une ardente lionne elle prend l'apparence :
 Il s'émeut ; & , tandis qu'il songe à sa défense,
 La nymphe en rugissant se dérobe à ses yeux.

Où fuyez-vous, déesse inexorable,
 Cruel lion de carnage altéré ?
 Que craignez-vous d'un amant misérable,
 Que vos rigueurs ont déjà déchiré ?

Il ne craint point une mort rigoureuse ;
 Il s'offre à vous , sans armes , sans secours ;
 Et votre fuite est pour lui plus affreuse,
 Que les lions, les tigres & les ours.

Où fuyez-vous, déesse inexorable,
Cruel lion de carnage altéré ?
Que craignez-vous d'un amant misérable,
Que vos rigueurs ont déjà déchiré ?

Ce héros malheureux exprimoit en ces mots
Sa honte & sa douleur extrême ;
Quand , tout-à-coup , du fond des flots
Protée , apparoissant lui-même :
Que fais-tu , lui dit-il , foible & timide amant ?
Pourquoi troubler les airs de plaintes éternelles ?
Est-ce d'aujourd'hui que les belles
Ont recours au déguisement ?
Répare ton erreur. La nymphe , qui te charme ,
Va rentrer dans le sein des mers :
Attends-la sur ces bords ; mais que rien ne t'alarme ,
Et songe que tu dois Achille à l'univers.

Le guerrier qui délibère,
Fait mal sa cour au dieu Mars ;
L'amant ne triomphe guère,
S'il n'affronte les hasards.

Quand le péril nous étonne,
N'importunons point les dieux :
Vénus , ainsi que Bellone ,
Aime les audacieux.

Le guerrier qui délibère ,
Fait mal sa cour au dieu Mars ;

L'amant ne triomphe guère,
S'il n'affronte les hafards.

Pélée, à ce discours, portant au loin sa vue,
Voit paroître l'objet qui le tient sous ses loix :
Heureux, que pour lui seul l'occasion perdue
Renaiffe une seconde fois !

Le cœur plein d'une noble audace,
Il vole à la déesse ; il l'approche, il l'embrasse.
Thétis veut se défendre ; & d'un prompt change-
ment,

Employant la ruse ordinaire,
Redevient, à ses yeux, lion, tigre, panthère :
Vains objets, qui ne font qu'irriter son amant.
Ses desirs ont vaincu sa crainte :

Il la retient toujours d'un bras victorieux ;
Et, lasse de combattre, elle est enfin contrainte
De reprendre sa forme & d'obéir aux dieux.

Amans, si jamais quelque belle,
Changée en lionne cruelle,
S'efforce à vous faire trembler ;
Moquez-vous d'une image feinte ;
C'est un fantôme que sa crainte
Vous présente pour vous troubler.

Elle peut, en prenant l'image
D'un tigre ou d'un lion sauvage,
Effrayer les jeunes amours :
Mais, après un effort extrême,
Elle redevient elle-même ;
Et les dieux triomphent toujours.

CANTATE VII.

C I R C É.

SUR un rocher désert, l'effroi de la nature,
 Dont l'aride sommet semble toucher les cieux,
 Circé, pâle, interdite, & la mort dans les yeux,
 Pleuroit sa funeste aventure.

Là ses yeux, errans sur les flots,
 D'Ulysse fugitif sembloient suivre la trace.
 Elle croit voir encore son volage héros;
 Et, cette illusion soulageant sa disgrâce,
 Elle le rappelle en ces mots,
 Qu'interrompent cent fois ses pleurs & ses sanglots:

Cruel auteur des troubles de mon ame,
 Que la pitié retarde un peu tes pas:
 Tourne, un moment, tes yeux sur ces climats,
 Et, si ce n'est pour partager ma flamme,
 Reviens, du moins, pour hâter mon trépas.

Ce triste cœur, devenu ta victime,
 Chérit encor l'amour qui l'a surpris;
 Amour fatal! Ta haine en est le prix:
 Tant de tendresse, ô dieux! est-elle un crime,
 Pour mériter de si cruels mépris?

Cruel auteur des troubles de mon ame,
Que la pitié retarde un peu tes pas :
Tourne, un moment, tes yeux sur ces climats;
Et, si ce n'est pour partager ma flamme,
Reviens, du moins, pour hâter mon trépas.

C'est ainsi qu'en regrets sa douleur se déclare.
Mais bientôt, de son art employant le secours
Pour rappeler l'objet de ses tristes amours,
Elle invoque, à grands cris, tous les dieux du
Ténare,
Les parques, Némésis, Cerbère, Phlégéon,
Et l'inflexible Hécate, & l'horrible Aleçon.
Sur un autel sanglant l'affreux bûcher s'allume :
La foudre dévorante aussitôt le consume.
Mille noires vapeurs obscurcissent le jour ;
Les astres de la nuit interrompent leur course :
Les fleuves étonnés remontent vers leur source ;
Et Pluton même tremble en son obscur séjour

Sa voix redoutable
Trouble les enfers ;
Un bruit formidable
Gronde dans les airs ;
Un voile effroyable
Couvre l'univers ;
La terre tremblante
Frémit de terreur ;
L'onde turbulente

Mugit de fureur;
La lune sanglante
Recule d'horreur.

Dans le sein de la mort ses noirs enchantemens
Vont troubler le repos des ombres ;
Les mânes éffrayés quittent leurs monumens ;
L'air retentit au loin de leurs longs hurlemens ;
Et les vents échappés de leurs cavernes sombres ,
Mêlent à leurs clameurs d'horribles sifflemens.
Inutiles efforts ! amante infortunée ,
D'un dieu plus fort que toi dépend ta destinée.
Tu peux faire trembler la terre sous tes pas ,
Des enfers déchainés allumer la colère :
Mais tes fureurs ne feront pas
Ce que tes attraits n'ont pu faire.

Ce n'est point par effort qu'on aime
L'amour est jaloux de ses droits.
Il ne dépend que de lui-même ;
On ne l'obtient que par son choix.
Tout reconnoît sa loi suprême ,
Lui seul ne connoît point de loix.

Dans les champs que l'hiver désole,
Flore vient rétablir sa cour.
L'Alcyon fuit devant Eole ;
Eole le fuit à son tour.
Mais sitôt que l'Amour s'envole,
Il ne cennoît plus de retour.

CANTATE VIII.

++-----++

CÉPHALE.

LA nuit d'un voile obscur couvroit encor les airs,
 Et la seule Diane éclairoit l'univers :
 Quand, de la rive orientale,
 L'Aurore, dont l'amour avance le réveil,
 Vint trouver le jeune Céphale,
 Qui reposoit encor dans le sein du sommeil ;
 Elle approche, elle hésite, elle craint, elle admire ;
 La surprise enchaîne ses sens :
 Et l'amour du héros, pour qui son cœur soupire,
 A sa timide voix arrache ces accens :

Vous, qui parcourez cette plaine,
 Ruiffeaux, coulez plus lentement ;
 Oiseaux, chantez plus doucement ;
 Zéphirs, retenez votre haleine.

Respectez un jeune chasseur
 Las d'une course violente ;
 Et du doux repos qui l'enchanté,
 Laissez-lui goûter la douceur.

Vous, qui parcourez cette plaine,
 Ruiffeaux, coulez plus lentement;
 Oifeaux, chantez plus doucement;
 Zéphyr, retenez votre haleine.

Mais, que dis-je, où m'emporte une aveugle ten-
 dresse?

Lâche amant, est-ce là cette délicatesse,
 Dont s'enorgueillit ton amour?

Viens-je donc en ces lieux te servir de trophée?
 Est-ce dans les bras de Morphée,

Que l'on doit d'une amante attendre le retour?

Il en est tems encore,
 Céphale, ouvre les yeux:
 Le jour plus radieux
 Va commencer d'éclorre;
 Et le flambeau des cieux
 Va faire fuir l'Aurore.
 Il en est tems encore,
 Céphale, ouvre les yeux.

Elle dit; & le dieu qui répand la lumière,
 De son char argenté lançant ses premiers feux;
 Vint ouvrir, mais trop tard, la tranquille paupière
 D'un amant, à la fois heureux & malheureux.

Il s'éveille, il regarde, il la voit, il l'appelle;

Mais, ô cris, ô pleurs superflus!

Elle fuit; & ne laisse à sa douleur mortelle,

Que l'image d'un bien qu'il ne possède plus.
Ainsi l'amour punit une froide indolence.
Méritons ses faveurs par notre vigilance.

N'attendons jamais le jour :
Veillons, quand l'aurore veille.
Le moment où l'on sommeille ,
N'est pas celui de l'amour.

Comme un zéphyr qui s'envole
L'heure de Vénus s'enfuit,
Et ne laisse, pour tout fruit,
Qu'un regret triste & frivole.

N'attendons jamais le jour :
Veillons quand l'aurore veille.
Le moment où l'on sommeille
N'est pas celui de l'amour.



CANTATE IX.

BACCHUS.

C'EST toi, divin Bacchus, dont je chante la gloire,
Nymphes, faites silence, écoutez mes concerts.

Qu'un autre apprenne à l'univers
Du fier vainqueur d'Hector la glorieuse histoire;

Qu'il ressuscite, dans ses vers,
Des enfans de Pélops l'odieuse mémoire:

Puissant dieu des raisins, digne objet de nos vœux,
C'est à toi seul que je me livre.

De pampres, de festons, couronnant mes cheveux,
En tous lieux je prétends te suivre.

C'est pour toi seul que je veux vivre
Parmi les festins & les jeux.

Des dons les plus rares

Tu combles les cieux.

C'est toi qui prépares

Le nectar des dieux.

La céleste troupe,

Dans ce jus vanté,

Boit, à pleine coupe,

L'immortalité.

Tu prêtes des armes
Au dieu des combats.
Vénus, sans tes charmes,
Perdroit ses appas.

Du fier Polyphème
Tu domptes les sens;
Et Phébus lui-même
Te doit ses accens.

Mais quels transports involontaires
Saisissent tout-à-coup mon esprit agité?
Sur quel vallon sacré, dans quels bois solitaires
Suis-je en ce moment transporté?
Bacchus à mes regards dévoile ses mystères.
Un mouvement confus de joie & de terreur
M'échauffe d'une faine audace;
Et les ménades, en fureur,
N'ont rien vu de pareil dans les antres de Thrace.

Descendez, mère d'amour :
Venez embellir la fête
Du dieu qui fit la conquête
Des climats où naît le jour.
Descendez, mère d'amour :
Mars trop long-tems vous arrête,

Déjà le jeune sylvain,
Ivre d'amour & de vin,

Poursuit Doris dans la plaine ;
Et les nymphes des forêts,
D'un jus pétillant & frais,
Arrosent le vieux Silène.

Descendez, mère d'amour :
Venez embellir la fête
Du dieu qui fit la conquête
Des climats où naît le jour.
Descendez, mère d'amour :
Mars trop long-tems vous arrête.

Profanes, fuyez de ces lieux :
Je cède aux mouvemens que ce grand jour
m'inspire.

Fidèles sectateurs du plus charmant des dieux,
Ordonnez le festin, apportez-moi ma lyre :
Célébrons, entre nous un jour si glorieux.
Mais, parmi les transports d'un aimable délire,
Éloignons loin d'ici ces bruits séditieux
Qu'une aveugle vapeur attire.
Laiçons aux Scythes inhumains
Mêler dans leurs banquets le meurtre & le carnage ;
Les dards du centaure sauvage
Ne doivent point fouiller nos innocentes mains.

Bannissons l'affreuse Bellone
De l'innocence des repas.

Les satyres, Bacchus & Faune
Détestent l'horreur des combats.

Malheur aux mortels sanguinaires,
Qui, par de tragiques forfaits,
Enfangent, les doux mystères
D'un dieu qui préside à la paix!

Bannissons l'affreuse Bellone
De l'innocence des repas.
Les satyres, Bacchus & Faune
Détestent l'horreur des combats.

Veut-on que je fasse la guerre ?
Suivez-moi, mes amis, accourez, combattez.
Remplissons cette coupe, entourons-nous de lierre;
Bacchantes, prêtez-moi vos thyrses redoutés.
Que d'athlètes soumis ! que de rivaux par terre !
O fils de Jupiter, nous ressentons enfin
Ton assistance souveraine :
Je ne vois que buveurs étendus sur l'arène,
Qui nagent dans les flots de vin.

Triomphe, victoire,
Honneur à Bacchus :
Publions sa gloire.
Triomphe, victoire :
Buvons aux vaincus.

Bruyante trompette,
Secondez nos voix.
Sonnez leur défaite;
Bruyante trompette,
Chantez nos exploits.

Triomphe, victoire,
Honneur à Bacchus:
Publions sa gloire.
Triomphe, victoire:
Buvons aux vaincus.



CANTATE X.



LES FILETS

DE VULCAIN.

LE soleil adoroit la reine du Paphos,
 Et disputoit à Mars le cœur de l'immortelles;
 Lorsqu'un coup du destin, fatal à son repos,
 Du bonheur d'un rival le fit témoin fidèle.

Confus, désespéré, jaloux,
 Il court pour se venger d'un si cruel outrage,
 Mais, au milieu de son courroux,
 Une secrète voix lui tenoit ce langage.

Où portes-tu tes pas ?
 Étouffe ta colère,
 Et ne t'aveugle pas,
 Quand la raison t'éclaire.

Tous ces efforts jaloux
 Qu'excite une infidelle,
 La vengent mieux de nous,
 Qu'ils ne nous vengent d'elle.

Ainsi, loin de punir
 L'ingrate qui t'offense,

Tâche d'en obtenir
Le prix de ton silence.

Fais-lui payer ta foi,
Presse, prie, intimide:
L'amour sera pour toi,
Si la raison te guide.

Foible raison, hélas ! le dieu plein de fureur,
Chez l'époux de Vénus va souffler la terreur.
Dans un réduit obscur, ignoré, solitaire,
Ses yeux, ses yeux ont vu... ce qu'il ne peut plus
taire.

A ce discours, Vulcain, de rage possédé,
N'aspire qu'à confondre une épouse perfide.
Malheureux ! Mais l'hymen fut toujours mal guidé,
Quand il prit le courroux pour guide.

Autour de ce réduit heureux,
Théâtre où les amours célèbrent leur victoire,
Il dispose, avec art, d'imperceptibles nœuds ;
Piège où doit expirer leur honneur & sa gloire.

Craignez, amans trop heureux,
Votre félicité même.
Plus un bonheur est extrême
Et plus il est dangereux.

Le dieu qui vous fait aimer,
Vous enivre de ses charmes :
Mais d'un amour sans alarmes
On doit toujours s'alarmer.

Craignez, amans trop heureux,
 Votre félicité même.
 Plus un bonheur est extrême,
 Et plus il est dangereux.

Victimes de leur négligence,
 Mars & Vénus surpris sont la fable des cieux.
 Déjà tout fier de sa vengeance,
 Vulcain, à ce spectacle, appelle tous les dieux.
 Déjà, sur cet objet, leur troupe se partage :
 Quand, tout-à-coup, Momus court à ce dieu peu
 sage,
 Et d'un laurier burlesque orne son triste front.
 Tout l'Olympe éclata de rire ;
 Et Vulcain, effuyant mille traits de satyre,
 S'enfuit, & dans Lemnos fut cacher son affront,

Heureux, qui se rend maître
 D'un stérile courroux !
 C'est être heureux époux,
 Que de seindre de l'être ;
 Et plus on est jaloux,
 Moins on doit le paroître.

Vénus fait se contraindre :
 Elle fuit le grand jour.
 De sa paisible cour
 L'himen doit peu se plaindre ;
 Et ce n'est point l'amour,
 C'est Momus qu'il doit craindre.

CANTATE XI.

CONTRE L'HIVER.

ARBRES dépouillés de verdure,
 Malheureux cadavres des bois,
 Que devient aujourd'hui cette riche parure
 Dont je fus charmé tant de fois ?
 Je cherche, vainement, dans cette triste plaine ;
 Les oiseaux, les zéphirs, les ruisseaux argentés :
 Les oiseaux sont sans voix, les zéphirs sans haleine,
 Et les ruisseaux dans leur course arrêtés.
 Les aquilons fougueux règnent seuls sur la terre ;
 Et mille horribles sifflemens
 Sont les trompettes de la guerre
 Que leur fureur déclare à tous les élémens.

Le soleil, qui voit l'insolence
 De ces tyrans audacieux,
 N'ose étaler, en leur présence,
 L'or de ses rayons précieux.

La crainte a glacé son courage :
 Il est sans force & sans vigueur ;
 Et la pâleur sur son visage
 Peint la tristesse & sa langueur.

Le soleil, qui voit l'insolence
De ces tyrans audacieux,
N'ose étaler, en leur présence,
L'or de ses rayons précieux.

Du tribut que la mer reçoit de nos fontaines,
Indignés & jaloux, leur souffle mutiné
Tient les fleuves chargés de chaînes,
Et soulève contr'eux l'Océan déchaîné.
L'orme est brisé, le cèdre tombe,
Le chêne le plus dur succombe
Sous leurs efforts impérieux ;
Et les faules couchés, étalant leurs ruïnes,
Semblent baïffer leur tête, & lever leurs racines
Pour implorer la vengeance des cieux.

Bois paisibles & sombres,
Qui prodiguez vos ombres
Aux larcins amoureux,
Expiez tous vos crimes,
Malheureuses victimes
D'un hiver rigoureux.

Tandis qu'assis à table,
Dans un réduit aimable,
Sans soins & sans amour,
Près d'un ami fidèle,
De la saison nouvelle
J'attendrai le retour.

CANTATE

CANTATE XII.

POUR L'HIVER.

Vous, dont le pinceau téméraire
Représente l'hiver sous l'image vulgaire
D'un vieillard foible & languissant,
Peintres injurieux, redoutez la colère
De ce dieu terrible & puissant.
Sa vengeance est inexorable :
Son pouvoir jusqu'aux cieus fait porter la terreur ;
Les efforts des titans n'ont rien de comparable
Au moindre effet de sa fureur.

Plus fort que le fils d'Alcmène,
Il met les fleuves aux fers ;
Le seul vent de son haleine
Fait trembler tout l'univers.

Il déchaîne sur la terre
Les aquilons furieux :
Il arrête le tonnerre
Dans la main du roi des dieux.

Plus fort que le fils d'Alcmène,
Il met les fleuves aux fers ;

Le seul vent de son haleine
Fait trembler tout l'univers.

Mais, si sa force est redoutable,
Sa joie est encore plus aimable:
C'est le père des doux loisirs.

Il réunit les cœurs, il bannit les soupirs;
Il invite aux festins, il anime la scène.
Les plus belles saisons sont des saisons de peine;
La sienne est celle des plaisirs.
Flore peut se vanter des fleurs qu'elle nous donne;
Cérès, des biens qu'elle produit;
Bacchus peut s'applaudir des trésors de l'automne;
Mais l'hiver, l'hiver seul en recueille le fruit.

Les dieux du ciel & de l'onde,
Le soleil, la terre & l'air,
Tout travaille dans le monde
Au triomphe de l'hiver.

C'est son pouvoir qui rassemble
Bacchus, l'Amour & les jeux.
Ces dieux ne règnent ensemble
Que quand il règne avec eux.

Les dieux du ciel & de l'onde,
Le soleil, la terre & l'air,
Tout travaille dans le monde
Au triomphe de l'hiver.

CANTATE XIII.

SUR UN BAISER.

PAR un baiser ravi sur les lèvres d'Iris,
De ma fidelle ardeur j'ai dérobé le prix :
Mais ce plaisir charmant a passé comme un songe,
Ainsi je doute encor de ma félicité :
Mon bonheur fut trop grand pour n'être qu'un
 menfonge ;
Mais il dura trop peu pour une vérité.

Amour, ceux que tu captives
Souffrent des maux trop cruels,
Leurs douceurs sont fugitives,
Et leurs tourmens éternels.

Après de mortelles peines,
Tu feins de combler nos vœux ;
Mais tes rigueurs sont certaines,
Et tes plaisirs sont douteux.

Amour, ceux que tu captives
Souffrent des maux trop cruels ;

Leurs douceurs sont fugitives
Et leurs tourmens éternels.

Qui peut donc m'affranchir de cette inquiétude

Qui rend mon bonheur incertain ?

Iris, guérissez-moi d'une peine si rude.

Le remède est en votre main.

Si sur cette bouche adorable,

Que Vénus prit soin d'embellir,

Je pouvois encor cueillir

Quelqu'autre faveur plus durable,

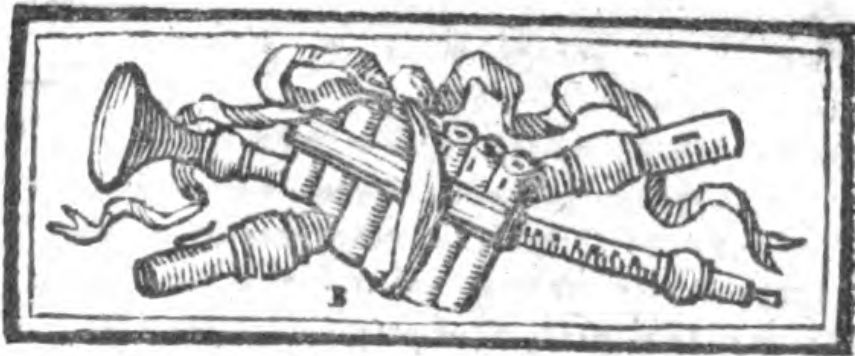
Cette douce félicité

Fixeroit mon ame incertaine ;

Et je ne ferois plus en peine,

Si c'est mensonge ou vérité.

Fin des Cantates.



P O É S I E S
D I V E R S E S.



É G L O G U E.

PALÉMON, DAPHNIS.

P A L É M O N.

Q U E L S lieux t'ont retenu caché depuis deux
jours ,

Daphnis? Nous avons crute perdre pour toujours;
Chacun fuit, disions-nous, ces champêtres asyles,
Nos hameaux sont déserts & nos champs inutiles.

D A P H N I S.

O mon cher Palémon, ne t'en étonne pas.
Ces lieux pour nos bergers ont perdu leurs appas.
La ville a tout séduit, & sa magnificence
Nous fait de jour en jour haïr notre innocence.
Je l'ai vue à la fin, cette grande cité :

Quel éclat ! Mais hélas ! quelle captivité !
Cependant nous courons , fuyant la solitude ,
Dans ses murs chaque jour briguer la servitude.
Sous de riches lambris , qui ne sont point à nous ,
Devant ses habitans nous ployons les genoux.
J'ai vu même près d'eux nos bergers , nos bergères ,
Affecter , je l'ai vu , leurs modes étrangères ,
Contrefaire leur geste , imiter leurs chansons ,
Et de nos vieux pasteurs mépriser les leçons.
Qui l'eût cru ? De nos champs l'agréable peinture ,
Ces fertiles côteaux où se plaît la nature ,
Le frais de ces gazons , l'ombre de ces ormeaux ,
Nos rustiques débats , nos tendres chalumeaux ,
Les troupeaux , les forêts , les prés , les pâturages
Sont pour eux désormais de trop viles images.
Ils savent seulement chanter sur leurs hautbois
Je ne fais quel amour inconnu dans nos bois ,
Tissu de mots brillans , où leur esprit se joue ,
Badinage affecté que le cœur désavoue.
Enfin te le dirai-je , ô mon cher Palémon !
Nos bergers n'ont plus rien de berger que le nom.

P A L É M O N .

Et pourquoi retenir encor ce nom champêtre ,
S'ils ne sont plus bergers , pourquoi veulent-ils
l'être !
Le lion n'est point fait pour tracer les sillons ,
Ni l'aigle pour voler dans les humbles vallons.
Voit-on le paon superbe , oubliant son plumage ,

De la simple fauvette affecter le ramage ?
L'amarante , emprunter la couleur du gazon ?
Et le loup , des brebis revêtir la toison ?

D A P H N I S.

Oh ! si jamais le ciel à nos vœux plus facile,
Faisoit revivre ici ce berger de Sicile ,
Qu'il premier , chantant les bois & les vergers
Au combat de la flûte instruisit les bergers !
Ou celui qui sauva des fureurs de Bellone
Ses troupeaux trop voisins de la triste Crémone !
Tous deux pleins de douceur , admirables tous
deux ,
Soit que de deux pasteurs ils décrivent les jeux ,
Soit que de Thestylis l'amoureuse folie
Ressuscite en leurs vers l'art de la Thessalie :
Quel dieu sur leurs doux sons formera notre voix ?
Ne reverrons-nous plus paroître dans nos bois
Les faunes , les sylvains , les nymphes , les dryades ,
Les silènes tardifs , les humides naïades ,
Et le dieu Pan lui-même , au bruit de nos chansons ,
Danfer au-milieu d'eux , à l'ombre des buissons ?

P A L É M O N.

Que faire, cher Daphnis ? Nos regrets ni nos plaintes
Ne rendront pas la vie à leurs cendres éteintes.
Mais toi , disciple heureux de ces maîtres vantés ,
J'ai vu que de tes sons nous étions enchantés ,

Quand, sous tes doigts légers l'air trouvant un
passage,
Exprimoit les accens dont ils traçoient l'image,
Les muses t'avouoient, & de leurs favoris
Ménalque eût osé seul te disputer le prix.

D A P H N I S.

Il l'auroit disputé contre Apollon lui-même ;
Mais le soin de sa voix fait son plaisir suprême.
Quant à moi, qui me borne à de moindres succès,
Quelque gloire pourtant a suivi mes essais ;
Et même nos pasteurs, mais je suis peu crédule,
M'ont quelquefois à lui préféré sans scrupule.

P A L É M O N.

J'aime ces vers qu'un soir tu me dis à l'écart.
Cen'est qu'une chanson simple & presque sans art ;
Mais les timides fleurs, qui se cachent sous
l'herbe,
Ont leur prix aussi bien que le pavot superbe.
De grace, cher Daphnis, tâche à t'en souvenir.

D A P H N I S.

Je m'en souviens. Elle est aisée à retenir.
L'ardente canicule a tari nos fontaines.
L'aurore de ses pleurs n'arrose plus nos plaines.
On voit l'herbe mourir dans tous les champs voisins,
Le rosier est sans fleurs, le pampre sans raisins.

*Qui rend ainsi la terre aride & languissante?
Faut-il le demander? Célimène est absente.*

P A L É M O N.

*Et ceux que tu chantois, je m'en suis souvenu,
Quand nous vîmes passer ce berger inconnu.
J'ai conduit mon troupeau dans les plus gras her-
bages :*

*Cependant il languit parmi les pâturages.
J'ai trop bravé l'Amour. L'Amour, pour se venger,
Fait périr à la fois & moutons & berger.*

D A P H N I S.

*La suite vaut bien mieux, & ne fut pas perdue:
Notre importun s'enfuit dès qu'il l'eut entendue.
L'amour est dangereux. Mais ce n'est point l'Amour
Qui fait que mon troupeau se détruit chaque jour :
C'est ce berger malin, dont l'œil sombre m'alarme,
Qui sans doute sur nous a jetté quelque charme.*

P A L É M O N.

*Tu m'en fais souvenir. Oh! qu'il fut étonné!
Je crois que de long-tems il ne t'a pardonné.
Mais si j'osois encor te faire une prière:
Te souvient-il du jour que dans cette bruyère
Tu chantois, en goûtant la fraîcheur du matin,
Ces beaux vers, imités du grand pasteur latin:
Revenez, revenez, aimable Galatée?*

Jamais chanson ne fut à l'air mieux ajustée.
Dieux ! comme en l'écoutant tout mon cœur fut
frappé !

J'ai retenu le chant , les vers m'ont échappé.

D A P H N I S.

Voyons. Depuis ce tems je ne l'ai point chantée.
Revenez, revenez, aimable Galatée :
Déjà d'un vert naissant nos arbres sont parés
Les fleurs de leur émail enrichissent nos prés.
Qui peut vous retenir loin de ces doux rivages ?
Avez-vous oublié nos jardins , nos bocages ?
Ah ! ne méprisez point leurs champêtres attraits ,
Revenez ! les dieux même ont aimé les forêts.
Le timide belier se plaît dans les campagnes ,
Le chevreuil dans les bois , l'ourse dans les montagnes :
Pour moi (de notre instinct nous suivons tous les loix) ,
Je me plais seulement aux lieux où je vous vois.

P A L É M O N.

Est-ce tout ? Je me trompe , ou tu m'en fis entendre
D'autres, que même alors tu promis de m'apprendre.

D A P H N I S.

Il est vrai. Mais, berger, chaque chose a son cours.
Autrefois à chanter j'aurois passé les jours.
Tout change. Maintenant les guerrières trompettes
Font taire les hautbois & les humbles musettes :

Quelle oreille endurcie à leur bruit éclatant
Voudroit à nos chansons accorder un instant ?
Les accens les plus doux des cygnes du Méandre
A peine trouveroient quelqu'un pour les entendre :
Finiſſons ; auſſi bien le ſoleil ſ'obſcurcit :
Du côté du midi le nuage groſſit ;
Et des jeunes tilleuls qui bordent ces fontaines ,
Le vent ſemble agiter les ombres incertaines.
Adieu , les moisſonneurs regagnent le hameau ,
Et Lycas a déjà ramené ſon troupeau.



L E T T R E

A M. D E L A F O S S E ,

CÉLÈBRE POÈTE TRAGIQUE ,

*Ecrite de Rouen , où l'auteur attendoit un vaisseau
pour passer en Angleterre.*

DE P U I S que nous primes congé
Du réduit assez mal rangé,
Où votre muse pythonisse
Évoque les ombres d'Ulyffe,
De Thésée & de Manlius,
Comme l'auteur d'Héraclius
Faisoit jadis celles d'Horace,
De Rodrigue & de Curiace :
J'ai quatre mauvais jours passé,
Sans, je vous jure, avoir pensé
(Duffiez-vous me croire un stupide)
Qu'il fût au monde un Euripide.
Toutefois je me souviens bien
De notre dernier entretien,
Que je terminai par vous dire
Que j'aurois soin de vous écrire.

Je vous écris donc ; & voici
De mon voyage un raccourci.

L'aube avoit bruni les étoiles,
Et la nuit replioit ses voiles,
Lorsque je quittai mon chevet,
Pour m'acheminer chez Blavet.
Un carosse sexagénaire
D'abord s'offre à mon luminaire,
Attelé de six chevaux blancs,
Dont les côtes à travers flancs,
A supputer peu difficiles,
Marquoient qu'ils jeûnoient les vigiles
Et le carême entièrement.
J'entre ; & dans le même moment
Je vois arriver en deux bandes
Trois Normands & quatre Normandes,
Avec qui, pauvre infortuné,
J'étois à rouler destiné.
On s'affembla, chacun se place.
Sous le poids de l'horrible masse
Déjà les pavés sont broyés :
Les fouets hâtifs sont déployés,
Qui de cent diverses manières
Donnent à l'air les étrivières.
Un jeune esprit aérien,
Trop voisin de nous pour son bien,
En reçut un coup sur le rable,

Qui lui fit faire un cri de diable :
 Car, si vous n'en êtes instruit,
 Le son qu'un coup de fouet produit,
 N'en déplaît aux doctes pancartes
 Et des Rohaults & des Descartes,
 Vient beaucoup moins de l'air froissé,
 Que de quelque sylphe fessé,
 Qui, des humains cherchant l'approche,
 En reçoit bien souvent taloche,
 Puis va criant comme un perdu.
 Nos coursiers, ce bruit entendu,
 Connoissant la verge ennemie,
 Rappellent leur force endormie.
 Ils tirent. Nous les excitons.
 Le cocher jure. Nous partons.

Nous poursuivions notre aventure,
 Lorsque l'inférieure voiture,
 Après environ trente pas,
 Nous renversa de haut en bas.
 Horrible fut la culebute
 Mais voici le pis de la chute.
 Les chevaux, malgré le cocher,
 S'obstinent à vouloir marcher.
 En vain le moderne Hippolite
 S'oppose à leur fougue subite :
 Sans doute en ce désordre affreux,
 Un dieu pressoit leurs flancs poudreux.

A la fin leur fureur s'arrête :
Et moi , non sans boffe à la tête ,
Avec quelque fecours d'autrui ,
Je fors de mon maudit étui.

Par cet événement tragique
Je mettrai fin à ma chronique ;
Et de peur de vous ennuyer ,
Je fupprime un volume entier
D'aventures longues à dire ,
Et plus longues encore à lire.
Vous faurez feulement qu'enfin
J'arrivai , dimanche matin ,
A Rouen , féjour du fophifme ,
Accompagné d'un rhumatifme ,
Qui me tient tout le dos perclus ,
Et me rend les bras fuperflus.
En ce fâcheux état , beau fire ,
Je ne laiffe de vous écrire ,
Et me crois de tous maux guéri
Au moment que je vous écri.
Car en nul endroit du royaume
Il n'eft cataplafme ni baume
Qui pût me faire autant de bien
Que cette efpèce d'entretien.
A tant , feigneur , je vous fouhaite
Longue vie & fanté parfaite ,
Et toujours ample déjeûné

Des lauriers de Melpoméné :
Tandis que pour sortir de France ,
Prenant mes maux en patience ,
J'attends entre quatre rideaux
Le plus paresseux des vaisseaux.



V E R S

*Envoyés à une demoiselle le jour de St. Denis ,
sa fête.*

VOUS imitez fort mal, soit dit sans vous
déplaire,

La charité fervente & le zèle exemplaire
Du saint & célèbre patron
Dont on vous a donné le nom.

Nos climats à sa gloire ont servi de théâtres ;
Son zèle y renversa le culte des païens :
Mais vos yeux font plus d'idolâtres
Qu'il ne fit jamais de chrétiens.

Et j'admire la providence,

D'avoir en divers tems placé votre naissance ;
Car si l'on vous eût vu vivans en même lieu ,
On eût perdu le fruit de ses soins charitables :
Vous eussiez fait donner aux diables
Tous ceux qu'il fit donner à Dieu.



S O N N E T

A UN BEL ESPRIT, GRAND PARLEUR.

MONSIEUR l'auteur, que Dieu confonde,
Vous êtes un maudit bavard :
Jamais on n'ennuya son monde
Avec tant d'esprit & tant d'art.

Je vous estime & vous honore ;
Mais les ennuyeux, tels que vous,
Eussiez-vous plus d'esprit encore,
Sont la pire espèce de tous.

Qu'un sot afflige nos oreilles ;
Passe encor, ce n'est pas merveilles ;
Le don d'ennuyer est son lot.

Mais Dieu préserve mon ouïe
D'un homme d'esprit qui m'ennuie !
J'aimerois cent fois mieux un sot.



S T A N C E S

SUR LES MISÈRES DE L'HOMME.

QUE l'homme est bien durant sa vie
Un parfait miroir de douleurs !
Dès qu'il respire , il pleure , il crie ,
Et semble prévoir ses malheurs.

Dans l'enfance toujours des pleurs,
Un pédant porteur de tristesse ;
Des livres de toutes couleurs,
Des chatimens de toute espèce.

L'ardente & fougueuse jeunesse
Le met encore en pire état ;
Des créanciers , une maîtresse ,
Le tiraillent comme un forçat.

Dans l'âge mûr autre combat ,
L'ambition le sollicite ,
Richesses , honneur , faux éclat ,
Soins de famille , tout l'agite.

Vieux , on le méprise , on l'évite ;
Mauvaise humeur , infirmité ;

Toux, gravelle, goutte, pituite
Affiègent sa caducité.

Pour comble de calamité,
Un directeur s'en rend le maître.
Il meurt enfin peu regretté.
C'étoit bien la peine de naître!

Fin du tome Premier.



T A B L E

Des Pièces contenues dans ce Volume.

O <i>DESSACRÉES, LIVRE PREMIER.</i>	
O <i>DE PREMIÈRE tirée du Pseaume XIV.</i>	
<i>Caractère de l'homme juste.</i>	Page 1
O <i>DE II. tirée du Pseaume XVIII. Mou- vemens d'une ame qui s'élève à la connoissance de Dieu par la contemplation de ses ouvrages.</i>	3
O <i>DE III. tirée du Pseaume XLVIII. Sur l'aveuglement des hommes du siècle.</i>	7
O <i>DE IV. tirée du Pseaume LVII. Contre les hypocrites.</i>	10
O <i>DE V. tirée du Pseaume LXXI. Idée de la véritable grandeur des rois.</i>	13
O <i>DE VI. tirée du Pseaume XC. Que rien ne peut troubler la tranquillité de ceux qui s'assu- rent en Dieu.</i>	17
O <i>DE VII. tirée du Pseaume CXIX. Contre les calomniateurs.</i>	21
O <i>DE VIII. tirée du Pseaume CXLV. Foi- blesse des hommes. Grandeur de Dieu.</i>	23
O <i>DE IX. tirée des Cantiques d'Ezéchias ; ISAÏE, Chap. 38. Pour une personne convalescente.</i>	25
O <i>DE X. tirée du Pseaume XLIX. Sur les dis- positions que l'homme doit apporter à la prière.</i>	29

ODE XI. tirée du Pseaume LXXII. <i>Inquiétude de l'ame sur les voies de la providence.</i> Pag. 33	
ODE XII. tirée du Pseaume XCVI. & appliquée au jugement dernier. <i>Misère des réprouvés. Félicité des élus.</i>	37
ODE XIII. tirée du Pseaume CXXIX. <i>Sentiment de pénitence.</i>	39

O D E S , L I V R E S E C O N D .

ODE PREMIÈRE. <i>Sur la naissance de Monseigneur le duc de Bretagne.</i>	41
ODE II. <i>A M. l'abbé Courtin.</i>	48
ODE III. <i>A M. Rouillé du Coudray, conseiller d'état, ci-devant directeur des finances.</i>	53
ODE IV. <i>A M. d'Uffé.</i>	56
<i>La même en italien.</i>	57
ODE V. <i>A M. Duché, dans le tems qu'il travailloit à sa tragédie de Débora.</i>	66
ODE VI. <i>A la Fortune.</i>	68
ODE VII. <i>A une veuve.</i>	74
ODE VIII. <i>A M. l'abbé de Chaulieu.</i>	78
ODE IX. <i>A M. le marquis de la Fare.</i>	80
ODE X. <i>Sur la mort de S. A. S. M. le prince de Conti, arrivée au mois de Février 1709.</i>	87
ODE XI. <i>Faite en Angleterre pour madame la D*** de N***, sur le gain d'un procès intenté contre son mariage.</i>	94
ODE XII. <i>A Philomèle.</i>	98
ODE XIII. <i>Sur un commencement d'année.</i>	100

ODES, LIVRE TROISIÈME.

- ODE PREMIÈRE. *A S. A. S. M. le prince Eugène de Savoie.* Page 103
 ODE II. *A M. le comte de Bonneval, lieutenant-général des armées de l'Empereur.* 112
 ODE III. *A Malherbe, contre les détracteurs de l'antiquité.* 118
 ODE IV. *A M. le comte de Sinzindorf, chancelier de la cour impériale.* 125

ODES, LIVRE QUATRIÈME.

- ODE PREMIÈRE. *A l'impératrice Amélie.* 131
 ODE II. *Sur les divinités poétiques.* 138
 ODE III. *Sur le devoir & le sort des grands hommes.* 144
 ODE IV. *A M. le comte de Launoy, gouverneur de Bruxelles, sur une maladie de l'auteur, causée par une attaque de paralysie, en l'année 1738.* 150

ODES EN MUSIQUE,

OU CANTATES ALLÉGORIQUES.

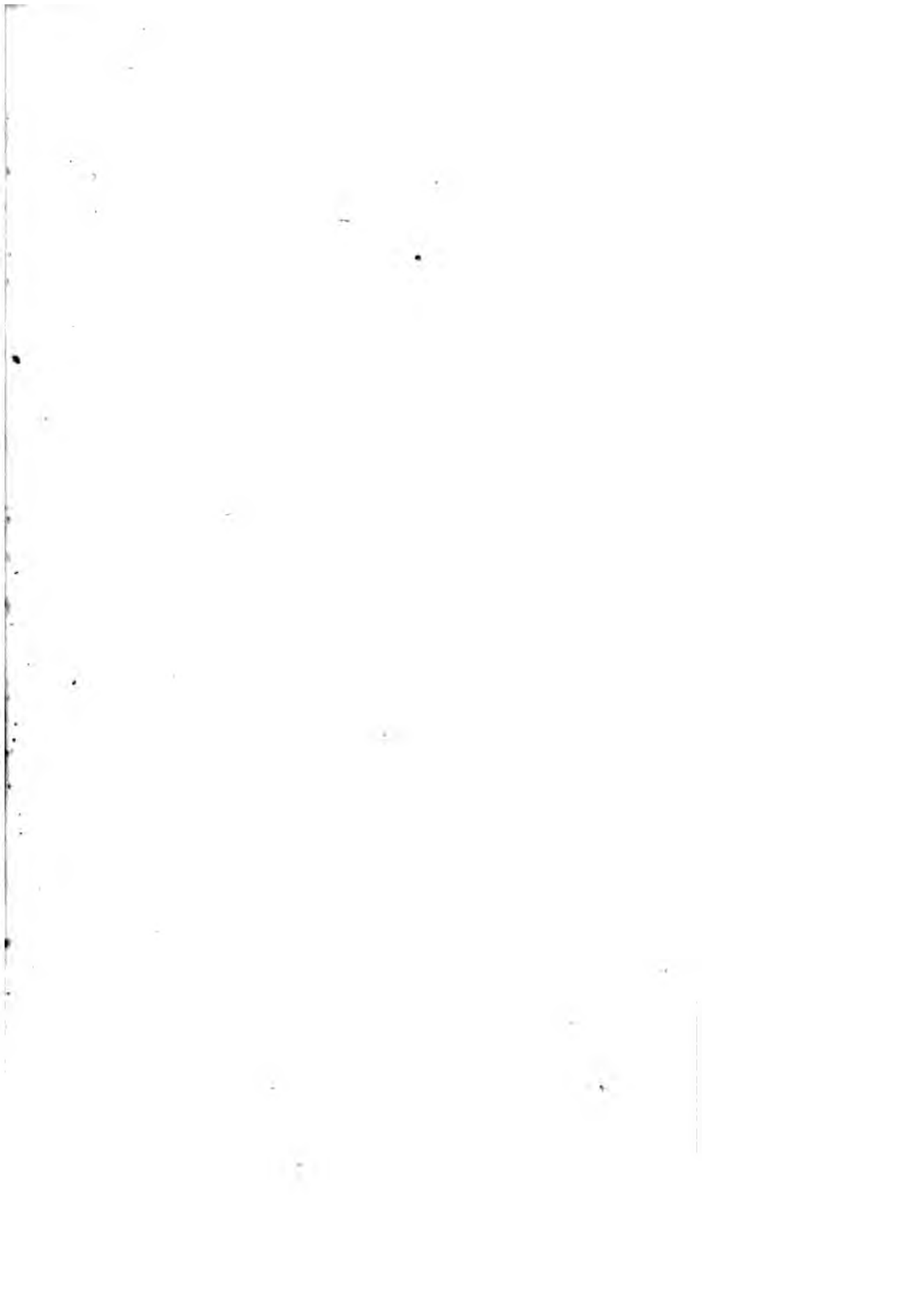
- CANTATE PREMIÈRE. *Diane.* 159
 CANTATE II. *Adonis.* 162
 CANTATE III. *Le triomphe de l'Amour.* 165
 CANTATE IV. *L'Himen.* 168
 CANTATE V. *Amymoné.* 171
 CANTATE VI. *Thétis.* 174

CANTATE VII. <i>Circé.</i>	Page 177
CANTATE VIII. <i>Céphale.</i>	180
CANTATE IX. <i>Bacchus.</i>	183
CANTATE X. <i>Les filets de Vulcain.</i>	188
CANTATE XI. <i>Contre l'Hiver.</i>	191
CANTATE XII. <i>Sur l'Hiver.</i>	193
CANTATE XIII. <i>Sur un Baiser.</i>	195

P O É S I E S D I V E R S E S.

<i>Églogue. Palémon & Daphnis.</i>	197
<i>Lettre à M. de la Fosse, célèbre poète tragique, écrite de Rouen, où l'auteur attendoit un vaisseau pour passer en Angleterre.</i>	204
<i>Vers envoyés à une demoiselle le jour de St. Denis, sa fête.</i>	209
<i>Sonnet à un bel esprit, grand parleur.</i>	210
<i>Stances sur les misères de l'homme.</i>	211

Fin de la Table.



Ludwig Rosenthal's
Antiquariat
12.12.1988
[VOLT.]

881238

